

SENS DE LA VIE, SENS DE LA MORT

Conférences de Lavigny

J.-F. Jobin, F. Horton,
P. Berney, N. Long,
D. Müller, B. Dunand

**Dossier
Semailles
et Moisson**

n°6

**Dossier Semailles
et Moisson n° 6**

SENS
DE LA VIE,
SENS
DE LA MORT

Exposés présentés lors des
Conférences de Lavigny (Vaud),
21-22 janvier 1995

LES DOSSIERS DE SEMAILLES & MOISSON

2 parutions par an

No 1 (1993): *Histoire en marche et prophétie biblique*

(Conférences de Lavigny 1992: E. Nicole,
J. Villard, J. Blandenier, B. Bolay, Ch.-L. Rochat)

No 2 (1993): *Les Assemblées Évangéliques de Suisse Romande sous la loupe* (Marc Luthi)

No 3 (1994): *L'accueil du pauvre selon les Écritures* (Marc Favez)

No 4 (1994): *Psychologie et Foi*

(Conférences de Lavigny 1993: H. Blocher,
M. Engeli, Mme H. Blocher, L. Gallay, U. Muenger)

No 5 (1995): *Échec et foi*

(Conférences de Lavigny 1994: J.-F. Noble,
C.-G. Demaurex, B. Bolay, J. Dubois, J. et P. Ranc,
P. Dubuis)

No 6 (1995): *Sens de la vie, sens de la mort*

(Conférences de Lavigny 1995)

Prix: *L'exemplaire:* FS 10. —, FF 40. —, FB 200. —

Abonnement annuel: FS 15. —, FF 60. —, FB 300. —

Pour souscrire un abonnement aux Dossiers ou commander des exemplaires isolés: Semailles et Moisson

C.P. 73, CH-1247 Anières (Genève, Suisse)

Semailles & Moisson: Périodique des Assemblées Évangéliques de Suisse Romande (AESR) (10 numéros par année).

Abonnements: Semailles & Moisson, Administration c/o S.M.E.

C.P. 57, CH-1293 Bellevue (Genève, Suisse)

Éditions Je Sème (Commission des éditions des AESR):

Ch. de Grand Vigne, CH-1302 Vufflens-la-Ville.

Parmi les derniers titres parus, sont encore disponibles:

- ***Des miracles aujourd'hui ?*** (D. Bridge)
- ***Cep et Sarments*** (G. Gaudibert)
- ***Engagement social*** — La responsabilité des chrétiens face aux problèmes sociaux d'aujourd'hui (collectif)
- ***Devenir adulte par le Christ*** (O. Sanders)

Sens de la vie, sens de la mort, Collectif (Conf. de Lavigny 1995)

Dossier S&M no 6, 1995

© Éditions Je Sème, Vufflens-la-Ville

Table des matières

- 5 Préface
- 7 La mort dans notre humanité
Jean-François Jobin,
professeur de philosophie, Bienne
- 27 La mort dans la perspective biblique
Frank Horton, ancien directeur de
l'Institut Emmaüs, Le Mont-sur-Lausanne
- 47 La vie et la mort : une tension vivace
Pascal Berney, médecin, Pully
- 69 Vivre malgré tout
Nicolas Long, aumônier au CHUV, Lausanne
- 87 Mort et espérance
Frank Horton
- 103 Nos droits et nos devoirs face à la vie
Denis Müller, professeur d'éthique
Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne
- 121 Ma vieillesse et ma mort
Bernard Dunand, Paris (Témoignage)
- 126 Je vais bientôt mourir
Georges Morel, Lausanne (Témoignage)

Préface

«La mort condamnée à vie...» Tel était le titre, énigmatique et pourtant porteur d'espérance, des Conférences de Lavigny 1995. Le sous-titre «Sens de la vie, sens de la mort» a été retenu pour présenter ce Dossier. En effet, les conférenciers ont été presque unanimes pour reconnaître qu'un discours sur la mort en tant que telle était oiseux, voire impossible.

Mais — les pages qui suivent l'illustreront bien — le fait que nous allons mourir et que nous le sachions, affecte radicalement notre vie et lui donne un caractère à la fois dramatique et dense. Dramatique, car la mort reste un épouvantement, un mystère qui donne le vertige. Dramatique parce que le deuil est un arrachement dont le caractère irréversible a quelque chose d'écrasant. Dense parce qu'une vie sans fin verrait chacun de ses instants perdre son prix. Dense parce qu'une vie sans terme serait privée du même coup d'une destination. Dès lors, la réalité de la mort rend-elle la vie absurde, ou lui donne-t-elle au contraire un sens ?

Au moment d'ouvrir, avec hésitation peut-être, ce petit livre sur le sujet le plus troublant entre tous, nos lecteurs sont invités à s'associer à la confession de foi de l'apôtre Paul : «Mais maintenant, Christ est ressuscité d'entre les morts, il est les prémices de ceux qui sont morts... La mort a été engloutie dans la victoire. O mort, où est ta

victoire?... Grâces soient rendues à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ!» (1 Cor. 15, passim). Proclamation triomphante, qu'il nous arrive de murmurer d'une voix mal affermie. Joignons-y alors cette supplication: «je crois Seigneur... viens au secours de mon incrédulité». À une telle supplication, le Dieu vivant donne toujours une réponse. Mieux, il se donne lui-même comme réponse. En effet:

«Christ a participé au sang et à la chair afin d'écraser par sa mort celui qui détenait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable, et de délivrer tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans l'esclavage.» (Héb. 2: 14-15)

Anières, le 15 septembre 1995
La Rédaction des Dossiers S & M

P.S. – Nous avons joint aux exposés présentés lors des Conférences de Lavigny 1995 deux témoignages de croyants placés devant la perspective de leur mort. Il nous a paru que ces textes plus brefs ajoutaient une dimension nécessaire à ce Dossier. Nous remercions les revues dont ces témoignages sont repris de nous avoir donné l'autorisation de les publier.

LA MORT DANS NOTRE HUMANITÉ

Jean-François JOBIN
Professeur de philosophie
Bienne

Préambule et difficultés du problème

Je suis frappé par l'omniprésence de la mort dans l'actualité, et dans l'histoire. Omniprésence de la mort dans nos divertissements également, même si c'est sur un mode qui se veut plaisant ou léger : il faut toujours au moins un cadavre pour faire démarrer une intrigue policière et, dans les jeux électroniques, quand on a épuisé toutes ses « vies », il y a le moment du « *game over* » : le jeu est fini, parce qu'on est « mort ». Omniprésence de la mort dans nos existences également, d'abord parce que tous nous avons pleuré des êtres chers, et parce que, peut-être, nous pleurons secrètement sur notre propre mort, sur ce moment où, pour moi également, le jeu sera terminé.

Mais comment parler de la mort, comment faire pour la thématiser, pour la penser véritablement ? Que dire au-delà de sentiments comme la crainte, l'hébétude, la terreur, l'horreur ? Vaut-il mieux évacuer le problème en s'occupant d'autre chose ? Que dire de la mort, sinon qu'elle « est », tout simplement, qu'elle est pour chacun une réalité incontournable, l'échéance ultime ? Je sais que je dois me faire à la certitude que je mourrai, même si j'ai de la peine à le croire : chacun sait qu'il va mourir, mais personne n'y croit, et même si je me prends parfois à rêver que je pourrais être une glorieuse exception à cette règle de fer, j'en reviens par après à me rappeler l'universalité et la nécessité de cette loi de fer qu'est la mort, à laquelle il n'y a aucune raison objective que j'échappe.

Consigne problématique

La mort dans notre humanité est un thème qui ne se laisse pas facilement aborder, et cela pour au moins trois raisons.

Tout d'abord, je dois parler de ce que je ne connais pas, puisque je suis vivant ; d'une chose dont je sais qu'elle va m'atteindre un jour, tôt ou tard ; d'une « expérience » qui est peut-être la plus universellement répandue dans toute la part de l'humanité déjà décédée, mais radicalement intransmissible à nous les vivants. Si je connaissais la mort, c'est que je serais passé par elle — et je ne serais pas là pour vous en parler.

Ensuite, la question de la mort n'est pas de celles sur lesquelles on peut facilement disserter, si on veut l'aborder *vraiment*, parce qu'alors je dois parler de quelque chose de choquant, de scandaleux, à commencer pour moi : je parle de ce qui va me faire cesser d'être, au moins sous ma forme actuelle, de mon anéantissement en tant qu'homme vivant sur cette terre, de ce qui va me faire taire !

Enfin, parce qu'il faut s'entendre sur ce dont on va parler en traitant de la mort. Comment la définir ? Qu'est-ce que la mort : un néant ? un anéantissement ? une punition ? une récompense ? une belle espérance ? l'occasion de mon jugement en fonction de ce que j'ai fait de ma vie ? un trait tiré pour que l'addition puisse être effectuée ? une délivrance ?

La mort est une de ces réalités insaisissables sur le fond desquelles toutes les autres réalités se profilent ; en ce sens, elle a des analogies avec la vie, avec le temps, avec l'espace, avec la liberté : autant de choses qui sont comme le papier, comme la page sans laquelle je ne peux pas écrire parce que les traits de ma plume n'auraient rien où se poser, ou comme l'écran sans lequel il ne peut pas

y avoir de projection. Je suis, j'existe, je vis et, à partir de là, je pense. Tout cela, je le fais dans le temps, cette substance diaphane, transparente, dans quoi je baigne et qui me fait vieillir, insaisissable mais qui me tient. L'espace est toujours là, et c'est en lui que les choses et les êtres se placent, se donnent à connaître, à rencontrer.

Et puis, d'une manière générale, il faut essayer d'éviter la péri-philosophie, la « philosophie-à-propos », la philosophie anecdotique de la mort qui dilue le problème dans les périphrases, les récits édifiants, les pieux bavardages. Jankélévitch dit que la philosophie de la mort n'est pas la philosophie des pompes funèbres, qui *« devise de choses et d'autres ; et surtout d'autre chose ; et surtout pas de la mort. C'est même la seule chose dont elle oublie de parler. Car personne ne parle de la mort, et surtout pas les ethnologues, surtout pas les statisticiens de l'état civil. Et les théologiens encore moins que les autres »* (V. Jankélévitch). Et les philosophes ? En parlent-ils, eux ?

Philosopher sur la mort

Comment aborder *en philosophe qui veut comprendre* le phénomène de la mort ? Voilà un objet impossible à connaître, parce qu'il ne se donne pas à nous dans une appréhension claire, parce qu'il nous dépasse à tel point qu'il nous anéantit, parce que, d'une certaine manière, nous sommes en plein dedans.

La mort n'est rien qui soit pensable. Je ne peux pas me représenter totalement mort : si je me vois mort, je me vois, je suis encore vivant d'une certaine façon. Je pense, donc je suis, et si je suis, je ne suis pas mort, justement. C'est dans ce sens que la mort, mon anéantissement est quelque chose qu'il m'est impossible de penser, car dès

que je pense, je me pense forcément comme existant. Alors, je puis bien dire que, quand je serai mort, je ne penserai plus, je ne serai plus ; je puis le dire *secundum vocem*, mais je n'ai aucune pensée claire de ce que cela signifie *secundum rem*.

C'est pourquoi il faut distinguer entre *penser la mort*, transitivement, penser la mort comme complément d'objet direct, et *penser à la mort*. La mort est littéralement impensable directement ; mais nous pouvons penser à la mort, et c'est là que nous abordons vraiment le thème de la mort dans notre humanité.

Une première perspective possible est celle qui ferait l'histoire des conceptions que les philosophes se sont faites de la mort.

Une deuxième perspective consisterait à établir une classification, une typologie des principales réponses que les philosophes ont données à propos de la mort. Nous ferons quelques pas dans cette direction, mais j'aimerais relever que, ce faisant, ce n'est pas de la mort que nous parlerons, mais des idées que des hommes s'en font. Parler de la mort, c'est toujours parler d'autre chose.

La mort vue par les philosophes

Il n'y a rien/il y a quelque chose : ces *deux* éventualités rendent possibles *trois* attitudes ou positions philosophiques fondamentales. Car on peut penser que

- il n'y a rien après la mort
- la mort est un passage vers une autre forme de vie
- on ne sait pas — position de ceux qui estiment ne rien pouvoir dire en s'en tenant à une attitude strictement philosophique.

a) il n'y a rien après la mort

La première attitude a été et reste le point de vue des penseurs matérialistes. Tout ce qui est, est fait de matière ; la pensée et tout ce qu'on appelle communément l'âme est une fonction évoluée de la matière organisée ; si cette matière se désorganise, si l'organisme meurt, les fonctions vitales et intellectuelles cessent d'être possibles, et la mort est simultanément celle du corps et celle de l'âme.

Fondamentalement, cette position que beaucoup de gens estiment probablement la plus raisonnable et la mieux accordée aux connaissances biologiques contemporaines, était déjà celle que défendait Épicure vers 300 av. J.-C. Elle a le mérite d'être à la fois simple et claire : « *La mort n'est rien pour nous, puisque tant que nous vivons, la mort n'existe pas. Et lorsque la mort est là, alors, nous ne sommes plus. La mort n'existe donc ni pour les vivants, ni pour les morts, puisque pour les uns elle n'est pas, et que les autres ne sont plus* ». À partir de là, Épicure explique que cette connaissance que la mort n'est rien est de nature à nous libérer de la peur qu'elle inspire à tort, qu'elle nous libère de plusieurs passions excessives comme la soif des richesses et la recherche de la notoriété, qui trouvent leur racine dans la crainte de mourir, et elle peut nous aider à bien vivre notre vie en recherchant des plaisirs modérés. (Je suis toujours surpris de voir qu'Épicure se réjouit d'une vision du monde qui, au XX^e siècle, est ressentie comme désespérante et absurde).

La solution des stoïciens, j'ai envie de la qualifier d'anesthésie volontaire, au sens où l'on cherche délibérément à supprimer les sensations pour éviter de souffrir. Certes, la mort est douloureusement ressentie par ceux qui perdent un être cher, mais c'est surtout parce qu'on a trop investi dans ses relations avec autrui qu'on souffre : on ne

peut ressentir d'arrachement que s'il y a quelque chose à arracher. On devrait s'habituer à penser d'abord qu'il n'y a rien de plus normal et naturel que la mort, et ensuite qu'il s'agit de quelque chose qui ne dépend pas de moi, sur quoi je n'ai aucune prise : *« Si tu veux que tes enfants, ta femme et tes amis vivent toujours, tu perds le sens ; car tu veux que ce qui ne dépend pas de toi dépende de toi, et que les choses étrangères à toi soient tiennes (...) Exerce-toi donc à ce qui est en ton pouvoir »*.

Ce qui est en mon pouvoir, pour le stoïcien, c'est le contenu de ma pensée, mes opinions, mes désirs et mes haines, autant de choses dont la philosophie et l'exercice assidu peuvent me rendre maître. Tout le reste ne dépend pas de moi, et je n'y peux rien. Si, tout de même : je reste maître de la manière dont les événements qui ne dépendent pas de moi vont m'affecter, et je peux m'exercer à formuler exactement ce que sont les choses qui m'enchantent, me rendent service, ou me sont chères : si j'aime une marmite, je dois me dire que j'aime une marmite ; ainsi, si elle se casse, je ne serai pas troublé. Et si j'embrasse mon enfant ou ma femme, je dois me dire que j'embrasse un être humain. Ainsi, conclut Épictète, *« s'il meurt, tu ne seras pas troublé »*. Et le trouble sera d'autant moins grand qu'il n'y a guère de perspectives au-delà de la mort. Cette vie-ci est toute la vie.

b) il y a quelque chose après la mort

Mais il y a tous ceux pour qui cette vie-ci n'est que l'ombre de la vraie vie, pour qui la vie véritable, en un sens, commence même à la mort. Le représentant le plus éminent de ce courant, c'est Platon.

Chacun sait que la vocation philosophique de Platon date de la mort de Socrate, condamné à boire la ciguë parce que les Athéniens l'ont reconnu coupable d'impiété et de corruption de la jeunesse. Pour Platon, c'est une situation bouleversante à plus d'un titre. D'abord, parce que les accusations portées contre Socrate sont mensongères : son maître est un bienfaiteur ; il est l'homme le plus juste et le plus pieux, en un sens, qu'on puisse trouver à Athènes, et il meurt en martyr ; et puis, Socrate meurt dans une sérénité admirable, après avoir expliqué à quelques disciples réunis qu'il est convaincu que sa vie ne va pas s'arrêter avec la mort de son corps, que mourir est pour lui «un beau risque». La mort est-elle à craindre ? Non, elle est bien plutôt une amie, parce qu'elle va lui permettre de retrouver ceux qui sont déjà morts et de dialoguer avec eux.

Autrement dit, Socrate et Platon croient en l'immortalité de l'âme. Qu'est-ce qu'un homme ? C'est un corps plus une âme. L'âme n'est d'ailleurs pas née avec le corps, elle lui préexiste, et a même, d'après certains mythes que Platon raconte, probablement vécu déjà d'autres existences. Elle vit dans le corps comme dans une prison. Un homme vivant est donc d'une certaine manière la rencontre assez monstrueuse de deux réalités extraordinairement opposées : un corps matériel, périssable, aux facultés limitées, grossier, porteur de tendances dangereuses pour l'homme, et une âme immortelle, immatérielle, exilée dans le corps pendant la vie humaine, où elle se trouve comme dans une prison. *Soma sema*, le corps est un tombeau. L'âme est dans le corps comme l'huître dans sa coquille, et c'est la mort qui va la délivrer de cette gangue qui la limite et qui, si l'on n'y prend garde, peut l'abîmer grièvement.

Platon, à la fin de la République, raconte le mythe d'Er. Er est un soldat laissé pour mort dans un champ de bataille et qui se réveille au moment où on est sur le point de

mettre le feu au bûcher qui va brûler les cadavres des soldats tués ; et là, il explique que les dieux l'ont choisi comme messager pour expliquer aux hommes qu'ils doivent s'attendre, après leur mort, à être jugés sur leurs actions et récompensés ou punis en fonction de la qualité morale de leur vie. Ensuite, après un séjour agréable de mille ans dans un lieu élevé dans le ciel ou un séjour très pénible dans un endroit sous la terre où ils doivent expier leurs fautes, ils vont être appelés à choisir leur existence suivante : dans un choix qui est libre, mais tellement crucial qu'il importe de se former dès maintenant à la philosophie pour se donner le moyen de choisir le genre de vie qui permettra de sortir si possible définitivement de ce cycle de vies et de morts pour rejoindre le cortège des dieux bienheureux.

Vous voyez que l'idée platonicienne de l'immortalité de l'âme nous entraîne rapidement dans des considérations religieuses assez particulières. Il faut souligner ici que ces considérations religieuses, Platon en a besoin pour justifier sa théorie de la connaissance : savoir, c'est se ressouvenir, dit-il ; pour comprendre comment on arrive à se ressouvenir de choses que nous n'avons jamais apprises dans cette vie-ci (par exemple du juste, du beau, du bien), il faut nécessairement supposer que l'âme est immortelle, et que c'est grâce à cette immortalité de l'âme que nous avons une connaissance voilée de l'absolu.

Vous avez certainement remarqué que Platon confirme ici l'idée que si un philosophe enseigne quel est le destin de l'âme après la mort, cet enseignement-là ne se fonde pas sur une connaissance proprement philosophique, dialectique, rationnelle, mais sur une croyance religieuse. Quand le philosophe aborde l'eschatologie, il cesse d'être philosophe, à mon sens, et son discours devient religieux.

Permettez-moi de souligner encore un point d'importance. Si vous vous faites à vous-mêmes la remarque que Platon, au fond, dit certaines choses qui présentent quelque ressemblance avec l'enseignement chrétien, vous mesurez par là à quel point il a influencé notre manière de penser, et même parfois, hélas, notre manière de comprendre la foi chrétienne. Le platonisme et, après lui, le néoplatonisme, ont ancré dans la pensée occidentale un certain nombre de concepts et de grilles de compréhension de l'homme dont nous ne nous sommes toujours pas totalement débarrassés. Des exemples ? l'idée que l'homme est composé d'un corps et d'une âme (l'anthropologie biblique ne connaît pas pareil dualisme), l'idée que la mort est la séparation de l'âme et du corps, que le corps meurt mais que l'âme continue de vivre (idée non biblique également : le chrétien croit à la résurrection, chose très différente de l'immortalité de l'âme, ne serait-ce que parce que pour qu'il y ait résurrection, il faut qu'il y ait tout d'abord une mort effective et complète, ce que nie l'idée de l'immortalité de l'âme), l'idée que le corps est mauvais et qu'il ruine l'âme si l'âme ne le domine pas, que la matière et le monde sensible sont mauvais également (que contredit le jugement porté par Dieu lui-même sur sa création, qu'il trouve, lui, très bonne). On pourrait en ajouter d'autres.

c) on ne peut pas savoir s'il y a quelque chose après la mort

Le problème — Nous avons évoqué les penseurs qui estiment que la mort aboutit au néant, sans espoir quelconque de survie, sinon dans la mémoire de quelques hommes et, de manière diluée, dans les enfants qu'on a eus et leur descendance. Puis nous avons parlé de Platon comme philosophe exemplaire de la conception opposée. Voyons

maintenant ce que disent les philosophes plus récents, les philosophes qui sont venus après la critique kantienne de la métaphysique, soit qu'ils disent avec lui qu'il faut limiter le savoir pour faire une place à la croyance, soit qu'ils refusent de s'aventurer au-delà de cette frontière épistémologique qu'est l'instant du décès, parce qu'il n'y a rien à dire de la mort en tant que telle. Mais le fait que nous sachions que nous allons mourir, lui, est de nature à bouleverser toute notre existence.

Il s'agit de penser la mort, et de le faire si possible sans évacuer le problème comme le font à mon avis les matérialistes et les stoïciens, soit parce qu'il n'y aurait pas de problème (puisque la mort n'est rien pour nous), soit parce que le problème ne surgirait que pour qui gère mal ses représentations et ses désirs. Il s'agit également de penser la mort sans s'en remettre à des perspectives religieuses comme le fait Platon. Comment donc aborder un tel problème ? Par quel bout faut-il l'empoigner ? Et a-t-il même des « bouts » ou des points par lesquels on peut le prendre, si je puis m'exprimer ainsi ?

Les pistes de Jankélévitch — Jankélévitch, dans son beau livre sur la mort, nous suggère que nous pouvons parler de la mort en troisième, en deuxième et en première personne.

La mort en troisième personne, c'est la mort des autres, de ceux que je ne connais pas ; c'est la mort anonyme, celle des journaux et des bulletins d'information, la mort des victimes du tremblement de terre au Japon ou de la guerre en Tchétchénie, des victimes d'avalanches ou des accidents de la route. La mort des gens que je ne connais pas, et où, assez cyniquement, plus c'est loin, plus il faut que le nombre de morts soit élevé pour qu'on en parle.

La mort en deuxième personne, c'est la mort de l'être cher, du parent, de l'ami, de la personne que l'on aime, et dont la disparition va représenter un déchirement dans

ma propre vie, comme une sorte d'amputation. C'est peut-être une mort à laquelle j'assiste, en témoin impuissant. Et c'est un événement qui, par une sorte d'arrêt sur image, fige définitivement l'état des relations bonnes, mauvaises ou mélangées dans lesquelles je me trouvais avec la personne qui vient de mourir, qui les rend irrémédiables.

Enfin, la mort en première personne, c'est ma propre mort, la mort qui m'attend moi, personnellement, je ne sais quand, et qui viendra comme un voleur ; la mort dont je m'approche davantage à mesure que j'avance dans l'existence, et dont les signes avant-coureurs vont se multipliant : je me vois et me sens vieillir, je vois les autres mourir autour de moi.

Voilà pour le premier axe d'examen. Il y en a un deuxième, un axe temporel, qui prend l'instant de la mort comme point de référence, et permet d'envisager la mort avant, la mort pendant et la mort après.

La mort avant, c'est mon problème en ce moment, puisque je vais mourir, que je ne sais pas ce que c'est que la mort, ce que sera ma mort, ni le lieu, ni la date, ni la manière — à moins de couper court à ces incertitudes par le suicide.

La mort pendant, grand mystère, que peut-être les personnes qui accompagnent les mourants comprennent mieux que d'autres. Ça ne dure qu'un instant.

La mort après, c'est l'affaire des religions, disent les philosophes précautionneux, parce que c'est effectivement irrémédiablement inconnaissable à vues humaines. Mais il est clair qu'il n'y a que deux possibilités : ou bien il n'y a rien après la mort, ou bien il y a quelque chose. De ces deux termes, l'un est forcément vrai. Bien entendu, s'il y a quelque chose après la mort, reste à savoir ce que c'est, et ici le supermarché des croyances est grand ouvert : réincarnation, résurrection, immortalité de l'âme, etc.

Quoi qu'il en soit de l'au-delà, et même si nous disons avec l'Ecclésiaste que « *Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront ; mais les morts ne savent rien, et pour eux il n'y a plus de salaire, puisque leur souvenir est oublié* » (Ecclésiaste 9 : 5),

— nous savons que nous allons mourir

— et nous voyons que nous faisons beaucoup de choses pour oublier que nous allons mourir, ou pour refouler cette connaissance sous des masses de prétextes et d'occupations toutes bien entendu plus intéressantes les unes que les autres, et par exemple celle qui consiste à réfléchir aussi académiquement que possible à la mort. Ou alors, comme les collègues d'Ivan Illich dans la nouvelle de Tolstoï, nous nous convainquons que ce pauvre Ivan Illich s'y est bien mal pris en mourant à 45 ans, nous nous disons que c'est lui qui est mort, pas moi, heureusement, et nous nous préoccupons des intéressants effets que la mort d'Ivan Illich ne va pas manquer d'avoir sur l'avancement de ses collègues dans l'administration.

Hegel et la lutte à mort des consciences — J'aimerais maintenant dire quelques mots à propos d'un philosophe qui a mis en évidence que, pour l'homme, il existe une relation essentielle entre la mort et la liberté. Il s'agit de Hegel et de sa dialectique du maître et de l'esclave.

Hegel a essayé de comprendre comment la conscience est apparue, comment elle s'est construite au long de l'histoire, et comment elle est lentement devenue humaine, et il s'est avisé que la conscience véritablement humaine n'a surgi que lorsqu'elle a réussi à affronter vraiment la réalité de la mort. Pour Hegel, tant qu'il y a pour moi des choses plus importantes que ma liberté (par exemple le désir de rester en vie, le désir de « survie biologique »), je ne suis pas un être humain au sens fort du terme, parce que la liberté se conquiert au prix de la mort.

Pour mieux le comprendre et l'expliquer, Hegel a construit une sorte de scénario qui met en scène deux consciences « proto-humaines » qui désirent être reconnues libres chacune par l'autre. Comment faire ? Ce n'est possible que si elles engagent une lutte à mort, où chacune va courir le risque de mourir, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen que cette lutte si je veux prouver vraiment que, pour moi, ma liberté compte plus que le simple fait de vivre.

Si ma peur de la mort est plus grande que ma soif de liberté, je ne suis pas libre ; et, par crainte de mourir, je préférerai me soumettre à celui qui a le pouvoir de me tuer, pourvu qu'il me laisse en vie ; c'est là pour Hegel la racine de la mentalité d'esclave. Quand deux maîtres se rencontrent, et veulent vraiment se prouver l'un à l'autre qu'ils sont des hommes libres, eh bien ils ne le peuvent qu'au prix d'une nouvelle lutte à mort au terme de laquelle l'un des deux mourra. Le survivant, comme le décédé, aura ainsi prouvé qu'il est un maître. Dans ce sens-là, le chevalier du Moyen Âge ou le héros cornélien craint bien plus l'humiliation d'être vaincu et encore en vie, que de mourir. Je crois qu'il a fallu, en France, interdire les duels pour éviter que beaucoup de jeunes gens inexpérimentés dans le maniement des armes ne meurent dans un duel stupidement conclu à la suite d'une humiliation subie.

Évidemment, cette « preuve » est assez vaine, puisque celui à qui elle est administrée est mort et bien incapable de reconnaître la belle liberté de l'autre — même si le mort est mort en maître. C'est pourquoi, soit dit en passant, les maîtres ne sauraient être satisfaits de cette situation, parce que les seuls hommes qui reconnaissent leur maîtrise et leur liberté sont ceux qui ont préféré se soumettre plutôt que de mourir ; donc des consciences pas véritablement humaines.

Le temps me manque pour vous faire un exposé complet de la dialectique du maître et de l'esclave, mais ces quelques considérations nous permettent de comprendre qu'il ne saurait y avoir de liberté et de conscience vraiment humaine pour qui ne réussit pas à affronter la perspective de sa propre mort — par exemple en imaginant des scénarios philosophiques ou religieux au terme desquels on se convainc qu'on ne mourra pas vraiment : parce que la mort n'est qu'un passage, ou parce que l'âme est immortelle, ou parce qu'on pense qu'on passera à une nouvelle incarnation ou qu'on ira immédiatement, directement auprès du Seigneur au moment même de la mort. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais tel ne me semble pas être l'enseignement du Nouveau Testament.¹

Je laisse aussi de côté la présentation de la théologie hégélienne et je conclus en soulignant que, pour lui, un homme immortel, c'est un cercle carré, une impossibilité.

Qui dit homme, dit mortel. C'est même la prémisse numéro 1 du premier syllogisme, celui dont Paul Valéry disait en plaisantant qu'il avait tué Socrate plus sûrement

¹ Pour le Nouveau Testament, (1) il n'y a pas de résurrection sans qu'il y ait d'abord mort, et (2) la résurrection n'intervient qu'à la fin des temps. (Il est dit en 1Thess. 4:16: «Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un archange, et au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement»).

Dans cette perspective-là (celle de Hegel), le chrétien qui ne se berce pas d'illusions platoniciennes ou helléniques en croyant à tort que sa foi comporte la croyance en l'immortalité de l'âme, mais qui croit qu'il mourra et ressuscitera après une période de sommeil, doit aussi affronter clairement la réalité de la mort, avec l'avantage qu'il ne le fait pas dans le désespoir.

que la ciguë : Tous les hommes sont mortels, or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. Mais un homme qui s' imagine échapper à la mort n'est-il pas — pour parodier un peu Pascal — un ange ou une bête ?

Une hypothèse. — Après ce que je viens de dire de Hegel, on pourrait être tenté de formuler une hypothèse pour essayer de comprendre les comportements apparemment suicidaires ou irresponsables que nous voyons chez certains, et particulièrement chez les jeunes : le goût pour les comportements à risque, pour les aventures où l'on prend sciemment le risque de mourir, que ce soit le duel de tout à l'heure, la roulette russe, la conduite automobile risquée, le jeu avec le feu avec le sida, ou la consommation de stupéfiants. Deux possibilités :

— L'irresponsabilité, ou la folie.

— Hegel : ces comportements trahiraient une recherche de liberté, de cette liberté qui fait les maîtres, parce qu'on affronte de face le risque de mourir.

L'hypothèse tiendrait probablement plus solidement si, dans ces comportements, le face à face des consciences tel que le décrit Hegel était vraiment réalisé, ce qui n'est pratiquement jamais le cas dans les situations que je viens d'évoquer. Mais peut-être est-ce une piste qu'il vaudrait la peine d'explorer plus avant.

La conscience ou le divertissement ?

Disons que vivre avec une conscience philosophique, c'est essayer de le faire avec un degré de conscience le plus grand possible, avec le moins possible d'auto-hypnose, de divertissement, d'oubli, de lente dilution dans les soucis, les préoccupations et le monde banal.

C'est peut-être aussi une exigence de vivre plus pleinement la dimension proprement humaine de notre existence, car avant que le rire ne soit le propre de l'homme,

il y a la conscience de la mort, qui me paraît un caractère plus profond.

Cette conscience de la mort, de ma finitude, beaucoup de philosophes tiennent à ce qu'elle soit précise, pleine, incontournable. Parce qu'elle va, à son tour, faire de ma vie une vie plus proprement humaine, plus exigeante, moins prompte à se laisser envahir par l'« embesognement ». La mort donne du prix à la vie, dit justement Montaigne ; il m'appartient donc de gérer au mieux ce capital au montant inconnu, d'autant que je suis le seul à être qui je suis, que ma vie est une histoire, un phénomène unique dans toute l'histoire de l'univers, et que ce que je suis en puissance d'être ou de donner, moi seul, forcément, puis le donner. Hélas, ce sont des talents souvent enterrés.

Montaigne, que je viens de citer, avait intitulé un de ses essais : *Que philosopher, c'est apprendre à mourir*. Parce que la philosophie (particulièrement celle des stoïciens) nous aide à apprivoiser l'idée de la mort, à nous accoutumer à elle et, ainsi, nous aide à la craindre moins, explique-t-il. Peut-être. Pour ma part, je préfère retourner sa formule et dire que philosopher, c'est apprendre à vivre, spécialement si c'est sur la mort qu'on philosophe.

En effet, même si la mort elle-même, on l'a vu, est impensable transitivement, on peut s'attacher à décrire la place que la conscience de la mort prend dans la vie, la manière dont on se préoccupe à son sujet. Les penseurs de l'existence se sont attachés à le faire ; ils ont montré, de Pascal à Heidegger, et au-delà, combien ma manière de me situer par rapport à la mort, la précision avec laquelle j'affronte son idée, donne de la densité à mon existence. Ils ont souligné aussi que le courage et l'honnêteté face à la mort sont difficiles, que ce sont des attitudes qu'il faut en quelque sorte conquérir, parce que l'oubli, les préoccupations, le divertissement, *les* divertissements, la

dilution de soi dans la mentalité ambiante, la consommation, le zapping, tous les moyens de s'enivrer, que sais-je encore, tout nous pousse à une mentalité hédoniste et oublieuse, où la possibilité de jouir facilement de toutes sortes de choses agréables est bien plus importante que la sauvegarde de notre liberté (Hegel !), tout nous pousse à une joyeuse démission de nos responsabilités humaines, particulièrement celles que la certitude de notre mort prochaine nous impose : vivre pleinement et en conscience cette vie que nous avons reçue, sans renoncer à nos qualités proprement humaines : la conscience, la liberté, la responsabilité, mais en les revendiquant, en les affirmant et en les exerçant effectivement. Je vais bientôt mourir ! donc les jours qui me restent à vivre, quel que soit leur nombre, j'ai le devoir moral de les vivre comme un homme ! Non pas en me dépêchant d'accumuler toutes les expériences et les jouissances que j'ai manquées jusqu'à ce jour, (qui font aussi partie de l'existence), mais en donnant ce que moi seul puis donner, en existant comme moi seul suis capable de le faire, avec ce que je suis, ce que j'ai reçu d'autrui, ce que j'en ai fait ; avec mes projets et l'usage que moi seul puis faire de ma liberté.

Vers une conclusion

Au moment de conclure, je suis surpris d'un paradoxe : ceux des philosophes qui croient en dire le plus sur la mort (les épicuriens, ou Platon) sont ceux qui en disent le moins, alors que ceux qui expliquent qu'il n'y a rien à dire de la mort sont au fond les plus éloquents.

Il n'y a rien à dire de la mort parce que, quand je la connaîtrai, ce sera trop tard pour en tirer les conclusions grâce auxquelles je pourrais peut-être mieux vivre

maintenant. Mais il y a beaucoup à dire de la vie, et beaucoup à exister.

J'aimerais terminer en vous laissant avec deux pistes de réflexion — en philosophie, les questions sont souvent plus importantes que les réponses. Deux idées qu'un philosophe prudent, qui ne veut pas dogmatiser à propos de ce qui se passe après la mort, peut proposer :

1. Si la mort n'est pas pensable, si je suis dans l'impossibilité de penser mon propre anéantissement, de me penser comme n'existant pas, est-ce parce que je suis un être trop limité — ou parce que l'idée de mon anéantissement est une idée fausse ? Dois-je voir dans l'impossibilité de la penser comme le signe d'une autre réalité ?

2. Songez à la vie d'un homme, d'une femme. Chacun de nous est un être rigoureusement *unique*, la génétique nous le confirme ; et chaque vie humaine est un événement singulier, qui ne se produit *qu'une fois* dans toute l'histoire de l'univers. Une seule fois ! Peu importe que nous soyons des milliards à vivre présentement cette destinée unique et singulière. Ce qui importe, par contre, c'est de se demander comment je vais vivre la suite de ma vie, comment je vais m'extraire de ma quotidienneté, de mes habitudes et des réponses toutes faites, qui sont devenues comme des réflexes conditionnés ; comment je vais ressaisir ma liberté et assumer les responsabilités qu'elle implique, et comment je vais actualiser, réaliser les chances — *les grâces* — que j'ai reçues.

LA MORT DANS LA PERSPECTIVE BIBLIQUE

Panorama biblique sur
la question de la mort

Frank HORTON
Ancien directeur
de l'Institut Emmaüs

Introduction

Le sujet est vaste, et traverse la Bible d'un bout à l'autre. Dans les premiers chapitres de la Genèse, la mort est mentionnée 14 fois, tandis que, dans les cinq derniers chapitres de l'Apocalypse, elle est évoquée 33 fois. D'après les statistiques de ma « *Bible on line* », la famille des mots mort/mourir/mortel etc., revient près de 1 500 fois dans l'Écriture sainte !

Nous sommes, donc, obligés de restreindre nos considérations à quelques lignes de force, de résumer et de condenser. D'où le danger d'un survol qui pourrait paraître froid, sec, peut-être même dur ! Que mes lecteurs se rassurent quant à mes sentiments. Dans un cimetière près d'un grand aéroport international sont enterrés côte à côte trois membres de ma proche famille : mon frère, tué net dans un accident de voiture à 32 ans ; ma sœur, décédée d'un cancer à 53 ans ; et ma mère, partie dans son sommeil d'un arrêt cardiaque à l'âge de 79 ans. Trois parmi les causes principales de décès dans notre hémisphère nord... C'est dire que la mort me touche de près comme elle vous touche aussi, certainement, de près. Mais ayons le courage de confronter le sujet et d'en parler, car cet exercice nous sera salutaire, ainsi que nous le verrons dans la conclusion de notre étude.

Les deux textes bibliques qui suivent serviront d'introduction :

Psaume 49:6-21

« Pourquoi aurais-je de la crainte aux jours du malheur, lorsque la faute de mes adversaires m'enveloppe ?

Ils ont confiance en leurs biens et se félicitent de leur grande richesse.

Ils ne peuvent se libérer l'un l'autre ni donner à Dieu le prix de leur rançon.

La libération de leur âme est chère et n'aura jamais lieu ; vivrait-on toujours sans voir le gouffre ?

Car on le verra : les sages meurent, l'insensé et le stupide périssent également et laissent leurs biens à d'autres.

Ils s'imaginent que leurs maisons subsisteront toujours, et leurs demeures de génération en génération, eux qui avaient donné leur nom à des terres.

Mais l'homme qui est en honneur n'a point de durée, il est semblable aux bêtes qui périssent.

Telle est leur voie, leur folie, et ceux qui les suivent se plaisent à leurs discours.

Comme un troupeau ils sont mis au séjour des morts, la mort en fait sa pâture ; et bientôt les hommes droits les foulent aux pieds, leur beauté s'évanouit, le séjour des morts est leur demeure.

Mais Dieu libérera mon âme du séjour des morts, car il me prendra.

Ne sois pas dans la crainte quand un homme s'enrichit, quand la fortune de sa maison s'accroît ; car il n'emporte rien en mourant, sa fortune ne descend pas à sa suite.

Il pourra s'estimer heureux pendant sa vie. On te célébrera parce que tu as eu du bonheur, tu iras néanmoins au séjour de tes pères qui jamais ne reverront la lumière.

L'homme qui est en honneur et n'a pas d'intelligence est semblable aux bêtes qui périssent. »

2 Corinthiens 5:1-10

« Nous savons, en effet, que si notre demeure terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons dans les cieux un édifice qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle qui n'a pas été faite par la main des hommes. Aussi nous gémissons dans cette tente, désireux de revêtir notre domicile céleste par-dessus l'autre, si du moins nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. Car tandis que nous sommes dans cette tente, nous gémissons, accablés, parce que nous voulons, non pas nous dévêtir, mais nous revêtir, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. Et celui qui nous a formés pour cela, c'est Dieu qui nous a donné les arrhes de l'Esprit.

Nous sommes donc toujours pleins de courage et nous savons qu'en demeurant dans ce corps, nous demeurons loin du Seigneur, — car nous marchons par la foi et non par la vue, — nous sommes pleins de courage et nous aimons mieux quitter ce corps et demeurer auprès du Seigneur. C'est pour cela aussi que nous mettons notre point d'honneur à lui être agréables, soit que nous demeurions (dans ce corps), soit que nous le quittions. Car il nous faut tous comparaître devant le tribunal du Christ, afin qu'il soit rendu à chacun d'après ce qu'il aura fait dans son corps, soit en bien, soit en mal. »

Trois formes de mort

Avant de limiter le champ de nos investigations au thème de la mort physique, disons que la Bible parle de trois formes de mort.

En premier lieu, il est question de mort spirituelle, dès le récit de la Chute. Le jour même de son premier péché,

Adam a été frappé de mort spirituelle, c'est-à-dire qu'il a été chassé de la présence de Dieu hors du jardin d'Eden (Gen. 3 : 22-24). Car la mort spirituelle n'est pas l'anéantissement, mais le fait d'être privé de la communion avec Dieu (Eph. 2 : 1, 12 ; 1 Tim. 5 : 6). Dans cet état de mort, résultat de l'entrée du péché dans le monde, nous portons un fardeau de culpabilité qui ne peut être enlevé que par l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ. Dans le langage contemporain, ajoute le théologien James Boice (JMB 20ss), cette coupure de communion avec Dieu se nomme *aliénation*, et celle-ci est totale dans ses conséquences : nous voilà plongés désormais dans un état d'injustice (Rom. 3 : 10-12) ; au niveau de l'entendement nous ne pouvons obtenir une connaissance des choses spirituelles sans le secours de l'Esprit de Dieu (1 Cor. 2 : 14) ; notre volonté se trouve affaiblie ; nous sommes assujettis à une décadence morale et psychologique progressive ; les répercussions sur le plan social produisent des conflits inspirés par l'égoïsme et l'ambition ; enfin, au bout de ce terrible chemin, arrive la mort du corps.

En deuxième lieu se place, donc, la mort physique, thème de notre étude auquel nous reviendrons dans quelques instants.

Finalement, la Bible nous présente une troisième forme de mort, en l'appelant la seconde mort ou la mort éternelle, notamment dans l'enseignement eschatologique de Jésus et les derniers chapitres de l'Apocalypse. Il s'agit, dit Henri Blocher (HB 59ss), d'une rétribution assignée par le jugement suprême. Cette « seconde mort » (Apoc. 2 : 11 ; 20 : 6, 14 ; etc.) est aussi appelée « ténèbres du dehors » (Mat. 8 : 12), « châtiment éternel » (25 : 46), et décrite comme un « ver qui ne meurt pas et un feu qui ne s'éteint pas » (Marc 9 : 48), un état de perdition, de ruine, loin de la face du Seigneur (2 Thess 1 : 9), et enfin un « lac

brûlant de feu et de soufre » (Apoc. 14 : 10 ; 20 : 10 ; etc.).

La seconde mort est l'aboutissement de la mort spirituelle : la condition extérieure des impies correspond désormais avec l'état intérieur de leurs âmes. Il s'agit, dit David Watson (DW 20s), de l'opération d'une loi spirituelle : si nous ne sommes pas enracinés et fondés dans l'amour de Dieu, nous ne pouvons pas échapper à son juste jugement. Et d'ajouter que ce jugement est douloureux pour lui, car il respecte la décision que **nous** avons prise à son égard. Si je ne veux pas connaître Dieu ici-bas, je ne le connaîtrai pas après la mort. Il reste que Dieu a donné sa réponse au problème de la mort éternelle, à savoir le don gratuit de la vie éternelle en Jésus-Christ, basé sur l'assurance inébranlable de notre union avec le Fils de Dieu dans sa résurrection (1 Pierre 1 : 3).

La mort physique

Essais de définition

Reconnaissons qu'il nous est impossible de dire exactement ce qu'est la mort. Nous y voyons la cessation de la vie physique, la terminaison complète et définitive des fonctions vitales, mais aussitôt la question surgit : qu'est-ce que la vie ? Et nous ne savons comment répondre. Car nous connaissons la vie seulement dans ses relations et actions, mais non dans son essence. L'expérience nous montre que la mort intervient dès lors que ces fonctions vitales s'arrêtent. Nous sommes donc réduits à la recherche d'une définition qui décrit les signes accompagnateurs de la mort, mais qui ne touche pas à son essence, en y voyant une interruption dans les relations naturelles de la vie. Sans chercher à définir la mort, la médecine s'évertue à

en déterminer le moment de l'intervention : un électro-encéphalogramme qui reste plat, par exemple. Atteint d'un cancer terminal, David Watson pose la question : « Que se passe-t-il au moment de la mort ? » Il continue : « Avec notre propre sagesse, nous ne pouvons **savoir** ce qui se passe au moment de la mort, puisqu'elle se trouve au delà de notre expérience actuelle et en dehors des limites de la connaissance humaine » (DW 201).

Sous le mot « mort », écrit Henri Blocher (HB 53s), le langage courant désigne en général le moment où cesse de fonctionner l'unité complexe, psycho-physique, des échanges de l'individu avec son environnement, où elle se défait, et le même terme sert pour l'état qui résulte de l'événement. C'est aussi l'usage le plus fréquent de l'Écriture : dans ce sens la mort est le « salaire du péché », une phase distincte du châtement. Un mot clé qui nous aidera à mieux saisir la notion biblique de la mort est le mot **séparation** : selon l'Écriture, la mort physique est la terminaison de la vie physique par la séparation du corps et de l'âme/esprit ou, si vous préférez, de l'homme extérieur d'avec l'homme intérieur (l'âme et l'esprit étant considérés ensemble pour les besoins de notre étude — Eccl. 12:7; Jean 19:30; Actes 7:59; Phil. 1:23; Jacq. 2:26). Elle n'est ni annihilation ni cessation de l'existence, mais rupture : la vie et la mort s'opposent en tant que deux modes différents de l'existence (LB 668).

La mort naturelle, aux yeux des auteurs bibliques, est celle du corps et non de l'âme (en grec *psyche* — Mat. 10:28; Luc 12:4). Elle est la perte de la vie animale (Mat. 2:20; Marc 3:4; Luc 6:9; 14:26; Jean 12:25; 13:37-38; etc.). La séparation est irréversible ; mourir c'est être retranché de la terre des vivants : plus de communication, plus de possibilité d'agir. Car en mourant on a « quitté le corps » (2Cor. 5). L'image fréquente de la

poussière (dès Gen. 3) évoque peut-être la division interne, la dissociation des composants. Dans l'usage, propose H. Blocher (HB 55), elle suggère plutôt la défaite comme issue du face-à-face de l'homme et de la terre, l'engloutissement par une nature que l'homme devrait dominer. Le mourant perd la maîtrise de son expression, il sent avec angoisse ses moyens dans le monde lui échapper, il se couche pour ne plus se relever et « son lieu ne le reconnaît plus ».

On voit que cette conception, si elle exclut l'anéantissement pur et simple, reste fort éloignée de l'optimisme platonicien. Le détachement du corps est un malheur pour l'âme-esprit privée de pouvoir et de lieu sur la terre (alors que l'homme est « terrien »). De réincarnation, il n'est pas question (Hé 9.27 en réfute la pensée). Les morts n'interviennent pas dans la vie des vivants, et les vivants ne peuvent rien pour les morts.

Approche chrétienne de la mort physique

Déjà les hommes pieux de l'Ancien Testament avaient trouvé des expressions qui servaient à atténuer la crainte inspirée par la perspective de la mort. Pour eux, mourir c'était « retourner à la poussière » (Gen. 3 : 19 ; Ps 104 : 29) ; « expirer et être réuni à ses ancêtres décédés » (Gen. 49 : 33) ; « être couché avec ses pères » (Deut. 31 : 16 ; 1 Rois 2 : 10) ; « pousser comme une fleur et être coupé... prendre la fuite comme une ombre » (Job 14 : 1) ; etc.

Dans le Nouveau Testament, les synonymes qui désignent la mort prolifèrent : un exode (Luc 9 : 31 ; 2 Pierre 1 : 15) ; l'âme redemandée par Dieu (Luc 12 : 20) ; un sommeil (Jean 11 : 11 ; 1 Thess. 4 : 13) ; la destruction de la demeure terrestre qui n'est qu'une tente (2 Cor. 5 : 1 ; 2 Pierre 1 : 14) ; un départ (Phil. 1 : 23 ; 2 Tim. 4 : 6) ; etc.

Sous l'économie de la grâce, le chrétien a mis sa confiance en Celui dont la mort le délivre des conséquences du péché. Désormais, la mort n'est plus pour lui la reine des épouvantes : il a échappé à son empire le jour de sa nouvelle naissance (Jean 5:24; 6:50-58). Il a déjà la vie éternelle et, par son départ d'ici-bas, il en prend pleinement possession (Jean 8:51; 10:28; 11:25-26). Il considère la mort comme un passage qui le rapproche simplement de son Maître (RP 33).

Ainsi Etienne, rempli de paix malgré les pierres de ses bourreaux, prie pour eux, voit la gloire de Dieu et s'écrie : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit ! », puis il s'endort (Actes 6:54-60). Paul parle d'un édifice dans les cieux qui est l'ouvrage de Dieu... une demeure éternelle... un domicile céleste qu'il désire revêtir par-dessus l'autre (la tente mentionnée plus haut : 2 Cor. 5:1-2). « J'ai le désir, écrit-il, de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur », mais reconnaît qu'il lui faut « demeurer dans la chair » pour le progrès de ses lecteurs (Phil. 1:22-26; 2:17-18). Il pose la question : « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? » (1 Cor. 15:55). Il instruit les Thessaloniens « au sujet de ceux qui dorment, afin, dit-il, que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance » (1 Thess. 4:13).

Tout en restant un mal redoutable, anormal pour l'enfant de Dieu, dit L. Berkhof (LB 670s), la mort contribue puissamment à son avancement spirituel : le deuil, la maladie ou la souffrance précurseurs de la mort, la proximité de la mort elle-même — tout cela peut avoir un effet bénéfique sur le peuple de Dieu pour promouvoir l'humilité, freiner la mondanité et développer la spiritualité. La mort est souvent le test suprême de la foi, et peut s'exprimer par une victoire consciente à l'heure même de la défaite apparente (1 Pierre 4:12-13). Elle achève la sanctification des

croissants pour que ceux-ci deviennent aussitôt les « justes parvenus à la perfection » (Héb. 12:23).

Réconfortés par ces textes, divers auteurs contemporains témoignent de leur confiance. David Watson, atteint d'un cancer terminal, écrit (DW 205s): « Pour tous ceux qui ont mis leur espérance en Christ, la mort signifie une vie de communion parfaite avec Jésus, libérée de toute douleur, de la maladie, de l'inquiétude, de la dépression, du péché (...) L'Église est la seule société sur la terre qui ne perde jamais de membres par la mort ! Je crois, non seulement à la vie après, mais aussi **au travers** de la mort. Selon les paroles d'un chrétien russe: « le moment de la mort sera l'invasion de l'éternité » ».

L'évangéliste Dwight Moody disait: « Si un jour vous voyez l'annonce de mon décès dans les journaux, n'en croyez pas un traître mot: je serai plus vivant que jamais ! »

Anne-Laure Risch, devenue veuve à 36 ans, écrit (A-LR 58): « On a comparé la mort à une naissance, comme si l'on naissait dans l'éternité (...) Ainsi, mourir c'est naître à une nouvelle forme d'existence: de l'obscurité et des limitations de ce qui est passager vers la lumière et la liberté de l'éternité. Jésus a été « le premier-né d'entre les morts » (Col. 1:18). Ceux qui, comme lui, sont « nés dans le ciel » verront Dieu de mieux en mieux (Job 19:25-27; 1 Jean 3:2). De là-bas [sic], la vie d'ici-bas leur apparaît sûrement comme une ombre dans laquelle je pense qu'ils ne désirent pas retourner. « C'est pourquoi nous ne voulons pas les rappeler, mais les suivre » (Liliane Guidice). »

Après le décès de son épouse Madeleine, René Pache a dit: « Le ciel se peuple de ceux qui nous y ont précédés, et qui nous y attendent ».

L'état intermédiaire des morts

En réalité la Bible parle peu de l'état intermédiaire des morts, et généralement de façon indirecte, dans un langage imagé, voilé. Sous l'ancienne alliance les juifs appelaient «sheôl» (équivalent gr. du NT «hadês») l'état — ou le lieu — «chez les morts» dans lequel se rendaient tous les morts, heureux et malheureux (Eccl. 9:3,4). Un patriarche mort avait été «réuni à ses ancêtres décédés» (Gen. 25:7, 17; 35:29; etc.). Il y a des avertissements contre l'invocation ou la consultation des morts (Lév. 19:31; 20:27; Deut. 18:11; etc.). Samuel, rappelé de l'autre monde, dit à Saül: «Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi» (1 Sa 28.19). David, pleurant son enfant, dit: «J'irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi» (2 Sam. 12:23). Le séjour des morts est vu comme l'état — ou le lieu — de l'oubli et du repos (Job 3:13-19). De ce qui précède on peut déduire que les morts continuent à exister, mais sous une forme qui n'est pas précisée (voir l'exemple de Samuel, 1 Sam. 28); de plus, ils jouissent de la communion avec Dieu (Job 19:25-27; Ps 73:23-26; etc.).

À son tour, le Nouveau Testament parle de la survivance, aussi bien des impies (Mat. 11:21-24, etc.) que des justes (Luc 23:43). Au travers de la résurrection tous seront appelés à participer à l'existence future (Luc 20:35, 36; Jean 5:25-29; 1 Cor. 15; 1 Thess. 4:16; etc.).

On a posé la question de l'immortalité de l'âme: celle-ci continue-t-elle à exister, en échappant à la dissolution du corps pour retenir son identité? Le peu de données bibliques nous incite à la prudence, car nous sommes confrontés à un problème complexe d'ordre psycho-somatique. À toutes fins utiles, résumons d'abord la position prise par les Réformateurs, confrontés comme ils l'étaient au dogme catholique romain du purgatoire. Tout de suite

après la mort, d'après les Textes de Westminster (tr. fr. Ed. Kerygma, 1988): «les corps des hommes retournent à la poussière et connaissent la corruption (Gen. 3:19); mais les âmes, qui ne meurent ni ne dorment, ayant une existence immortelle, retournent immédiatement à Dieu qui les a données (Luc 23:43; Eccl 12:7)» [Section XXXII, Art. 1]. De même, sans toutefois préciser «les âmes», la Confession Helvétique Postérieure déclare: «Nous croyons que les fidèles passent tout droit de ceste mort corporelle à Christ» [Chap. XXVI]. D'autres textes cités à l'appui de cette déclaration sont: 2 Cor. 5:8; 12:3-4; Phil. 1:23; Hébr. 12:23. Reconnaissons cependant qu'aucun de ces textes ne parle explicitement de «l'âme»... Que cet état futur des croyants après la mort soit à préférer à celui du présent, continuent en substance les Réformateurs, apparaît clairement, car les croyants y sont vivants et pleinement conscients (Luc 16:19-31; 1 Thess. 5:10); de plus, ils jouissent d'un repos et d'un bonheur sans fin (Apoc. 14:13).

D'autres arguments invoqués en faveur de l'immortalité de l'âme sont extra-bibliques et, par conséquent, sujets à caution (LB 673ss):

1. *Argument historique*: cette croyance existe depuis toujours dans toutes les races et nations, quel que soit leur niveau de civilisation. Ne faut-il pas y voir un instinct naturel appartenant à la nature humaine, tout comme la croyance en l'existence de Dieu, et faisant donc partie de la «révélation générale»?

2. *Argument métaphysique*: l'âme humaine, entité spirituelle et simple, est incapable de dissolution, et ne peut donc pas participer à la décomposition du corps. Cet argument, très ancien, a été utilisé par Platon.

3. *Argument téléologique* (de finalité): le potentiel de l'homme n'est jamais entièrement réalisé dans cette vie: ses désirs restent déçus. Dieu n'aurait pas planté de telles aspirations pour ensuite les frustrer.

4. *Argument moral*: les exigences de la justice ne sont pas satisfaites dans cette vie — les méchants prospèrent et les pieux souffrent (cf Ps 73): la justice, donc, doit triompher dans l'au-delà.

Toutefois ces arguments sont loin de convaincre tout le monde. D'autres ont pris le contre-pied en invoquant des arguments bibliques et aussi... extra-bibliques. Oscar Cullmann, par exemple, voit dans l'immortalité de l'âme une idée néo-platonicienne qu'il convient de ne pas retenir.

1. *Absence d'appuis bibliques*: les textes évoqués plus haut n'ont pas de rapport explicite avec la question de l'immortalité de l'âme en tant que telle, et sont tout aussi applicables à la notion de résurrection de la personne (corps et âme). La Bible parle de l'être humain de façon intégrée, et ne le réduit jamais en un «salami coupé en rondelles», avec l'âme d'un côté et le corps de l'autre.

2. *Argument des implications*: la doctrine de l'immortalité de l'âme n'est pas sans danger, et cela à plus d'un titre, car:

- elle favorise la dichotomie éthique, limitant la préoccupation de Dieu à l'âme et non au corps;
- elle ouvre la porte à diverses doctrines de réincarnation;
- elle conduit au mépris du physique.

3 *Argument psycho-somatique* : les connaissances modernes reconnaissent l'étroite corrélation entre le psychique et le somatique (le corps) ; la pensée, par exemple, est une fonction du cerveau, et ne peut subsister indépendamment de celui-ci. A quoi on a rétorqué que cette relation présumée entre la pensée et le cerveau implique une fonction *productive* du cerveau plutôt qu'une autre possibilité — une fonction *permissive* de transmission d'une pensée pré-existante.

Et le débat de continuer...

Questions souvent posées

Les silences de l'Écriture — celle-ci ne nous dit que ce que nous avons besoin de savoir — rendent malaisée la discussion autour de certaines questions populaires. Nous devons avancer, par conséquent, avec précaution.

Les morts nous voient-ils ? C'est une consolation pour bien des survivants. Mais... «quelles déceptions certains morts n'auraient-ils pas en voyant la conduite de ceux qui viennent de les pleurer !» (RP 53). «Ne serait-ce pas en d'innombrables cas... les priver du repos que leur annonce l'Écriture ?» (AB/MR 160).

Les morts nous entourent-ils de leur présence ? L'Écriture ne confirme rien de semblable. Les témoins d'Héb. 12 : 1, dont «nous sommes environnés», sont «les héros de l'Ancien Testament qui nous ont précédés dans la noble carrière de la foi. Stimulés par leurs expériences et soutenus par leur exemple, nous devons à notre tour nous élancer sur le chemin de la victoire» (RP 54).

Les morts prient-ils pour nous ? La Bible n'en parle pas. Lorsque Dieu nous offre l'Écriture, le Christ qui, en Souverain Sacrificateur, intercède pour nous, et le Saint-

Esprit qui nous aide dans notre propre vie de prière, il ne saurait nous accorder davantage ni plus efficace (RP 66s).

Nous reconnâtrons-nous ? « Avec certitude, nous pouvons dire que cette vie [de ressuscités — NDLR] nous donnera accès à la totalité de ce que nous avons déjà partiellement goûté ici-bas. Au jour de sa résurrection, le Christ était semblable à lui-même (...) Il fut accordé aux disciples le pouvoir de le reconnaître sans pourtant que le seul regard de leurs yeux y pût suffire. Il fallait encore le témoignage significatif de sa parole. À juste titre nous pouvons penser que cette possibilité sera aussi la nôtre dans l'au-delà » (AB/MR 161).

Conclusion

Application pratique

Chose étrange mais parfaitement compréhensible, la plupart d'entre nous reconnaissent que nous mourrons un jour, mais que cette échéance est repoussée à un avenir plus ou moins lointain. Mais... aujourd'hui ? cette semaine ? ce mois-ci ? cette année ? Comment expliquer autrement le fait que tant de personnes meurent sans avoir rédigé un testament ? Nous sommes accaparés par des tâches plus urgentes quoique moins importantes : assister à des réunions, faire des achats, manger, dormir, voyager, et ainsi de suite. « La santé de nos corps, les passions, les désirs, les plaisirs et les affaires du monde, nous conduisent avec des yeux qui ne voient pas et des oreilles qui n'entendent pas » (William Law, 1805).

Bien au contraire, nous pouvons et devrions faire de la mort une servante, qui nous aiderait à mettre de l'ordre dans nos priorités et à croître dans la grâce et la sainteté !

Au 7^e siècle, Jean Climacus dit que «la pensée de la mort est la plus essentielle des œuvres, et un don de Dieu. Vous ne pouvez pas vivre un jour pieusement si vous ne le considérez pas comme votre dernier» (dans *L'Échelle de la montée divine*).

Au 15^e siècle, Thomas à Kempis écrit : «Tu te dois de t'ordonner dans toutes tes pensées et tes actions comme si tu étais sur le point de mourir (...) Efforce-toi, maintenant, de vivre de telle manière qu'à l'heure de la mort tu puisses te réjouir plutôt que craindre» (dans *L'Imitation du Christ*). Et au 17^e siècle, Blaise Pascal recommande : «Pour rendre nos passions inoffensives, comportons-nous comme si nous n'avions qu'une semaine à vivre» (dans *Les Pensées*).

Mais nul ne l'a dit mieux que Moïse, au Psaume 90 ! Attristé par la brièveté de la vie, le cœur brisé par le gâchis d'une génération entière morte dans le désert, choqué par l'inconscience des hommes confrontés à la colère de Dieu (v. 11), Moïse a recours à une prière majestueuse qui commence par la requête : «Enseigne-nous ainsi à compter nos jours, afin que nous conduisions notre cœur avec sagesse» (v. 12). C'est la plaque tournante du psaume ! «Compter nos jours» : savoir que la vie est courte... trop courte pour être mesquine ! Car c'est quoi, une espérance de vie de 70 ans ? 840 mois... 3650 semaines... peu de choses, en effet. «Compter nos jours», c'est tenir compte de ce qui est déjà derrière nous, et anticiper sur ce qui pourrait rester devant ; être sensibles au phénomène de l'accélération du temps qui accompagne le vieillissement, avec la perte progressive de nos ressources physiques, psychiques et nerveuses ; ne jamais oublier que le temps «perdu» est irrécupérable ; pouvoir dire, joyeusement avec Pierre Chaunu, en nous réveillant le matin : «Aujourd'hui, je commence à vivre le premier jour de ce qui me reste à vivre ! »

« Pour conduire notre cœur avec sagesse » : apprendre à ordonner notre vie en discernant les priorités selon Dieu, et en surmontant la « tyrannie de l'urgent » pour nous attacher à l'important ; reconnaître les *kairoi*, c'est-à-dire les occasions données par Dieu pour le servir, et qui donneront toute sa valeur au *chronos*, c'est-à-dire le temps conçu comme une succession d'heures, de jours et d'années ; apprendre à mieux organiser notre programme, à faire un planning ; faire l'apprentissage de la discipline... Savoir enfin répartir le temps entre : exercice de la piété personnelle, vie professionnelle, vie de famille, activités de l'église, récréation et repos... le tout sous l'angle d'un authentique engagement chrétien.

Deux citations contrastées

En conclusion, permettez-moi de vous lire deux extraits de textes tirés, l'un d'un article paru dans *24 Heures* au mois de septembre 1994, l'autre du petit livre de Philippe Keller consacré au Psaume 23. Vous en apprécierez le contraste !

« Notre planète est née, elle évolue, elle disparaîtra. Je résume, bien sûr, en une phrase, quatre milliards d'années, mais nous touchons là un paradoxe agaçant et indépasseable de la pensée et du langage : nos mots, nos concepts ne peuvent pas cerner la réalité profonde (autres syllabes dérisoires !) de ce qui nous fait et nous défait.

» Le vivant terrestre, dont la merveille échappe en soi, fort heureusement, à toutes nos formulations et spéculations, n'est qu'une concrétisation structurée très partielle et éphémère d'un "matériau" cosmique dont les lois générales sont régies par le hasard (...)

» Nous découvrant morpions cosmiques (et heureux de l'être !), nous sommes en fait ramenés à une *philosophie du présent* : ma personne, comme le globe sur lequel j'habite, est une apparition fugitive, dans un espace-temps limité. Les craintes et les faux espoirs disparaissent, la mort devient compagne de la vie, dans l'instant d'une action qui peut être hautement féconde. La vraie question reste dès lors celle-ci : notre énergie ne serait-elle pas mieux utilisée à tenter de rendre notre monde moins bordélique, à faire en sorte qu'il y ait moins d'affamés, d'humiliés, de désespérés, plutôt que de spéculer sur l'inconnaissable ou de dépenser des millions pour nous préserver de ce que nous ne maîtriserons jamais ? » (H-CT, 24 H du 9.9.94).

Philippe Keller écrit, en commentant le verset 4 du Psaume 23 qui dit : « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi » : « Ce verset est fréquemment utilisé pour la consolation de ceux qui passent par la sombre vallée de la mort. Mais même ici, pour l'enfant de Dieu, la mort n'est pas une fin mais simplement la porte ouvrant sur une vie plus élevée et plus exaltante de contact intime avec Christ. La mort n'est que la sombre vallée conduisant à une éternité de délices avec Dieu. Elle n'est pas quelque chose que l'on doit craindre, mais une expérience par laquelle chacun passe sur le chemin d'une vie plus parfaite.

» Le Bon Berger le sait. C'est une des raisons pour lesquelles Il nous a dit : « Voici, je suis avec vous tous les jours » — oui, même dans la vallée de l'ombre de la mort. Quel réconfort et quel encouragement ! J'étais vivement conscient de cette consolation quand ma femme alla vers « de plus hauts pâturages ». Pendant deux ans, nous avions cheminé par la sombre vallée de la mort, observant la destruction de son corps par le cancer. Quand la mort approcha, je m'assis près de son lit, sa main dans la

mienne. Calmement, nous « passâmes » par la vallée de la mort. Nous étions tous les deux pleinement conscients de la présence de Christ. Aucune crainte — seulement une marche vers des terres plus élevées.

» Pour ceux d'entre nous qui restent ici-bas, il y a toujours une vie à continuer. Il nous faut encore cheminer dans les vallées pendant les jours qui nous restent à vivre. Elles ne doivent pas être des « impasses ». Déceptions, frustrations, découragements, problèmes, jours sombres et difficiles, sont des vallées obscures ; il ne faut pas qu'elles nous conduisent au désastre. Elles peuvent être la route vers des terres plus élevées dans notre marche avec Dieu » (PK 81s).

* * *

Liste des ouvrages cités

- LB: L. Berkhof, *Systematic Theology*, Banner of Truth, Trust, 1949.
- BOL: *Bible on line*, CLE, Villeurbanne, 1992.
- HB: Henri Blocher, *La doctrine du péché et de la rédemption*, FLTE Vaux-s/Seine, 1982.
- JMB: James M. Boice, *Le Dieu qui libère*, Éd. Emmaüs, 1987
- AB/MR: Alain Burnand/Maurice Ray, *Demain... l'au-delà*, Ligue pour la lecture de la Bible, 1974.
- PK: Philippe Keller, *Un berger médite le Psaume 23*, Éd. de littérature biblique, réimpr. 1994.
- RP: René Pache, *L'au-delà*, Éd. Emmaüs, 1955.
- A-LR: Anne-Laure Risch, *Et Dieu m'a consolée*, Éd. Emmaüs, 1993.
- H-CT: Henri-Charles Tauxe, *Pour nous, morpions cosmiques, l'éternité, c'est maintenant*, 24 Heures du 9.9.94
- DW: David Watson, *Ne crains aucun mal*, CLC, 1985.

LA VIE ET LA MORT: UNE TENSION VIVACE

Pascal BERNEY
Médecin, Pully

Introduction

La mort est une réalité qu'on traverse une fois mais qui n'est pas accessible à la connaissance telle que nous l'entendons couramment et que personne ne peut prétendre connaître ou décrire pour l'avoir expérimentée. Tout au plus essaie-t-on de décrire ce qui se passe avant et autour de la mort, d'étudier les réactions de celui qui va mourir et de ceux qui vont ou sont restés, leurs interrelations. Comme bien d'autres objets soumis à notre observation, la réalité de la mort nous échappe absolument. La certitude de la mort contraste avec notre manière incertaine d'en parler.

La proximité constante de la mort, par exemple à l'hôpital, l'accompagnement de malades mourants ou la connaissance approfondie des phénomènes biologiques ou psychologiques qui surgissent à l'approche de la mort, rien de tout cela ne peut faire de quelqu'un un spécialiste de ce sujet.

Comme médecin, je serais mieux à même de parler de ce qui n'est pas la mort. Je devrais dire : la mort, c'est ce contre quoi je travaille.

Dans le domaine de la santé, des soins, on parle peu de la mort alors qu'on la côtoie à tout instant. On parle même de tout dans un hôpital, mais le moins possible de la mort. Au fond, on parle surtout de la vie, de ce que l'on aurait dû faire pour la préserver, l'améliorer, la prolonger dans certains cas. La mort n'est pas un sujet bienvenu en général. On le réserve pour des moments particuliers, portes fermées, à débattre avec des personnes choisies : aumôniers, psychiatres, psychologues, sociologues...

Ainsi, lors de la construction du CHUV (Centre Hospitalier Universitaire Vaudois, à Lausanne), on avait pensé à tout, même à des chambres froides pour conserver les

corps, mais on avait oublié de construire la chapelle ardente, ce lieu où les vivants peuvent voir et toucher leurs morts.

Durant les études de médecine, on est éduqué à repérer, à traquer les désordres, les agressions que subissent le corps et l'âme et à trouver les moyens de restaurer ce corps vivant.

La mort reste l'ennemi suprême : aujourd'hui derrière la porte, mais un jour dans la chambre.

La médecine, ou plus largement la science du vivant ne s'occupe que du vivant. S'il lui prend de disséquer les morts, de les conserver par fragments, c'est pour mieux parler encore du vivant. S'il lui prend, rarement, d'accepter la mort, voire de hâter sa venue, c'est toujours pour s'occuper du vivant, pour le soulager.

Mon rôle aujourd'hui est plutôt d'apporter le fruit d'une expérience auprès de personnes proches de la mort, d'apporter quelques observations, quelques questions vues sous l'angle qui caractérise mon activité de soignant, pour proclamer finalement une conviction que j'espère partagée, à savoir que Jésus-Christ nous a frayé un chemin vers une vie nouvelle, quelle que soit la mort physique par laquelle nous serons contraints de passer.

Pour éviter toute confusion, je précise que je parlerai surtout de la mort qu'on dit « physique », autrement nommée le trépas ou le décès, en contraste avec la mort dite spirituelle ou séparation d'avec Dieu.

1. Aspects du vivant

La mort physique, nous en avons tous fait très tôt la rencontre, dès notre plus petite enfance : un insecte écrasé du pied, un oiseau mort sur la route, ou peut-être même la

mort d'un proche dans la famille, sans parler des événements plus tragiques vécus par ceux qui ont traversé des guerres ou des catastrophes.

J'ai personnellement un souvenir précis d'un spectacle troublant, vers l'âge de 4-5 ans. J'avais découvert une souris morte, dans le jardin, que j'avais enfouie sous des cailloux. Après quelques jours, en cherchant à montrer la souris à je ne sais plus qui, je n'avais retrouvé que quelques restes d'ossements, nettoyés par les fourmis ou autres insectes.

Ce n'était pas la première rencontre avec la mort mais la découverte consciente qu'un être vivant était d'abord mort, puis s'était en quelque sorte dissous, et finalement avait certainement été mangé par d'autres êtres vivants.

Et j'étais troublé non parce que la souris était morte, mais parce que quelque chose s'était passé qui avait fragmenté et fait disparaître la souris, sans espoir de retour. Un jour, probablement, ce serait mon tour. La question était là : dans quoi était donc contenue la vie ? Pourquoi la mort, mais aussi pourquoi la vie ? Ce souvenir ne m'a pas quitté et me donne l'occasion de parler un peu plus de la nature vivante, du vivant, pour tenter de décrire toute la complexité et les liens entre les notions de vie et de mort.

Dans la nature, les vivants sont constitués comme vous le savez d'un assemblage de cellules. Les vivants du règne dit végétal et aussi animal — dont nous faisons partie (il faut le rappeler parfois) — sont incapables de croître et de prospérer par eux-mêmes. Leur énergie, leurs matières premières doivent être constamment empruntées dans le monde extérieur. Les vivants du règne animal doivent pour cela consommer obligatoirement d'autres êtres vivants, qu'ils soient végétaux ou animaux. C'est d'ailleurs là un don du Créateur, cité dans la Genèse, où Dieu « donne toute herbe verte à tout animal qui est sur la terre ou dans le

ciel». Cette évidence nous paraît d'ailleurs une norme. Je ne pense pas que quiconque soit choqué lorsqu'il croque une feuille de salade ou qu'il gobe une huître, parce qu'il est en train d'anéantir des millions de cellules vivantes pour alimenter d'autres cellules, en l'occurrence les siennes.

Ce processus est tout aussi vrai dans l'organisme d'un individu. Certaines cellules peuvent croître et s'organiser parce que d'autres meurent en permanence, chacune respectant son rôle et sa place. Pour chaque être vivant, il existe une multitude de morts cellulaires tout au long de son existence, indispensables au maintien de sa structure et de ses fonctions : le renouvellement incessant des cellules de notre peau, de nos organes internes, de nos cellules de défenses qui se sacrifient au combat comme des Winkelried, sont autant de centaines de millions de morts quotidiennes incessantes qui nous permettent de vivre. Bloquer ce processus en imaginant préserver la vie de chaque cellule, c'est condamner à mort tout l'ensemble.

Cet été, il y avait dans le jardin un arbre qui s'est mis à dépérir pour je ne sais quelle raison. Les feuilles ont commencé à se racornir, à brunir, les nouvelles pousses ont séché. Cet hiver, c'est le seul arbre qui porte encore ses feuilles, feuilles mortes, desséchées mais qui ne sont pas tombées. L'arbre malade ou mourant n'a pas pu se séparer de ses feuilles comme il l'avait fait chaque automne. Ce processus de séparation, prémices d'un nouveau printemps, n'aurait pu être achevée que par un arbre vivant.

La vie s'organise, se déploie et s'étend, au prix de la mort d'autres cellules. Cet étonnant paradoxe est constant dans le monde du vivant, à tel point que bien des biologistes ont été amenés à dire que la vie, c'est la mort. La vie est possible grâce à la mort d'une autre vie. Image reprise dans le récit symbolique du grain de blé qui meurt et peut ainsi porter du fruit.

À l'inverse, le refus de donner ou partager cette vie aboutit à une cessation de la vie. Celui qui voudra garder sa vie la perdra. Les cellules cancéreuses, à leur niveau microscopique, sont de tristes exemples de ce refus d'ordre et d'une rupture de l'alliance avec le tissu.

Les cellules cancéreuses ont foi en elles-mêmes. Elles sont caractérisées par leur capacité à proliférer sans frein, à dépasser leurs frontières, insensibles aux messages limitants de leur environnement, empiétant sur le terrain de leurs voisins, colonisant des zones qui ne leur sont pas destinées, et à se prétendre immortelles elles finissent par briser la vie du corps tout entier.

Mais pour que le corps tout entier vive, il faut que chaque cellule respecte ses limites, limites de son territoire, limites de sa spécificité mais aussi limites de sa durée.

Oui, dans le domaine du vivant, la mort est omniprésente comme une condition incontournable qui structure l'être et lui permet de se développer, de sur-vivre.

Au plus profond de l'être vivant, dans chacune de ses cellules se trouve inscrit son code génétique, véritable guide d'assemblage, carte de route, code d'honneur, héritage transmis et à transmettre, mais aussi calendrier de sa propre mission, avec un début et une fin. Il semble en effet exister comme un programme de croissance, de maturation et de mort, selon un rythme propre à chaque espèce : quelques jours ou quelques semaines pour tel insecte, à peine une saison pour telle plante, 1000-2000 ans pour ce séquoia géant, 70-80 ans pour l'être humain. Ce programme est inscrit dans chacune de nos cellules, dès notre naissance. L'espoir de certains scientifiques, à l'instar du docteur Faust, est de pouvoir y accéder pour le bricoler. Cela a déjà été possible sur des insectes. En doublant une certaine partie du code génétique, on est parvenu à faire vivre un insecte 6 mois au lieu de 3.

Peut-être l'un d'entre vous a-t-il vu il y a quelques mois ce reportage télévisé sur des enfants atteints d'une maladie heureusement rare, appelée progéria. Ces enfants sont malades d'un dérèglement de leur vitesse de vieillissement, avec une accélération impressionnante de leur cadence de vie. À 5 ans, ils se rident et perdent leurs dents, à 10 ans ils ont tous de l'arthrose, la cataracte, des infarctus cardiaques, des attaques cérébrales. À 15 ans, la plupart meurent littéralement de vieillesse, ressemblant alors à des vieillards nains, voûtés et usés. Quelque chose dans le programme de leurs cellules est dérégulé, comme une horloge qui s'emballe. Images émouvantes de ces enfants pour qui la vie s'est déroulée à grande vitesse. Et ce qui choque alors, ce n'est pas qu'ils soient vieux, usés, malades, mais le fait que c'est arrivé trop vite, que le projet de développement et d'épanouissement ne s'est pas accompli comme on l'attendait. Le rythme de cette vie nous a tout à coup fait réfléchir au nôtre, plus lent, plus normal pensons-nous, mais qui trouvera aussi son terme.

La durée, le temps, le début et la fin sont nos marques et découpent notre existence. Nous sommes prévus, accompagnés et finalement attendus à la fin de cette existence terrestre, de ce temps qui est le nôtre et dont nous avons à répondre.

L'être vivant est constitué de ce départ et de cette arrivée. La poussière qui forme, qui donne corps au vivant, retourne à la poussière après avoir transmis la vie qu'il a lui-même reçue.

Dans le Psaume 90, Moïse dit : Dieu, tu fais rentrer les hommes dans la poussière et tu dis : Fils de l'homme, retournez. Dans le chapitre 12 de l'Ecclésiaste, l'auteur nous engage à nous souvenir de notre Créateur (si d'aventure on l'avait oublié dans notre vie trop fermée) avant de retourner à la poussière.

Mais attention ! Évitions deux confusions.

Premièrement : le fait d'être formé de poussière n'a d'abord rien de péjoratif. Notre corps est fait de poussière, éléments et molécules complexes forgés, pensons-nous, dans les étoiles, assemblés magnifiquement pour former un ensemble vivant d'une extraordinaire complexité qui sous-entend à mon avis une évidente forme d'intelligence créatrice. Notre corps est quelque chose de magnifique, nous le savons, nous y tenons. Notre corps, c'est nous, il fait partie de notre définition. Chaque perte de notre corps, c'est une partie de nous-mêmes qui disparaît. L'homme est une entité complexe, les termes corps, âme et esprit définissant chacun un aspect de cette complexité.

Deuxièmement : je ne crois pas personnellement que le devenir de notre corps sorti de la poussière et y retournant résulte d'une malédiction ou de la conséquence du péché, mais bien plutôt des caractéristiques de notre condition d'être vivant créé à partir de la poussière et de l'humus. Notre corps actuel est vivant, poussière animée, il est donc mortel. Ce n'est pas mon propos de débattre plus loin cette question de savoir si le corps de l'homme était originellement promis à l'immortalité. Je n'en trouve en tous cas pas trace dans le texte biblique, dès son début. La mort-décès ou la mort-trépas semble liée à la vie comme une limite propre à notre nature même de personne créée et fragile. J'aimerais revenir plus tard sur cet aspect de limite.

Mais vous allez peut-être penser que la mort c'est finalement autrement plus solennel : par exemple la situation du malade sur son lit, traversant ses derniers instants ou l'accidenté de la route, brutalement interrompu dans sa vie, ou l'enfant atteint d'un mal incurable.

Oui, dans un sens, ces moments-là sont culminants, où toutes nos petites morts cellulaires se conjuguent pour

aboutir à la mort du corps. Mais vous avez compris que la vie physique, biologique est une réalité complexe, difficile à appréhender si on l'isole des autres réalités dont nous avons un peu parlé.

Où est la mort, où est la vie ? Dans l'Antiquité, le lieu de la vie était dans le foie. Pour les Juifs, c'était dans le sang. Il y a quelques siècles, c'était la respiration qui témoignait qu'un corps vivait toujours. Plus récemment, c'était le coeur, organe animé. On était mort quand le coeur était arrêté. Les premières opérations à coeur ouvert ont choqué plus d'un chrétien, qui voyaient là l'homme en train de supplanter l'action de Dieu : toucher le coeur, l'arrêter, le remplacer temporairement par une machine puis le faire repartir comme un moteur, c'en était trop !

Mais alors que penser d'un coeur greffé qui bat dans le corps qui l'a reçu, tandis que le donneur est déjà enseveli depuis des mois ou des années ? Aujourd'hui, on considère que c'est le bon fonctionnement du cerveau qui définit l'état de mort ou de vie. La question a simplement été déplacée.

C'est vrai, il y a une tension entre la vie et la mort, selon nos idées courantes. La difficulté vient sans doute de ce que nos définitions ne sont pas suffisantes pour décrire des mystères cachés, dont nous ne percevons que les émanations.

J'ai parlé de notion de vie et de mort à un niveau qui peut paraître encore une fois petit, microscopique, scientifique et qui ne semble pas nous concerner chaque jour de notre existence.

Parlons alors maintenant des situations où la mort se profile dans notre vie, comme l'arrêt définitif du corps, le retour de la poussière à la terre.

2. Approche de la mort

Je vois trois situations-type, trois degrés de rencontre avec la mort observés dans un travail médical :

1. La mort comme un risque ou une menace
2. La mort comme une perspective certaine rapprochée : l'échéance
3. La mort comme un passage : les derniers instants.

Tout d'abord, la mort comme risque, comme menace, qui fait irruption dans la vie.

Nous avons tous vécu ces moments dans une existence soit tranquille, soit suroccupée, où surgit tout à coup un événement qui, comme un lever de rideau, dévoile brutalement la perspective d'une mort possible : un grave accident évité de justesse, une hospitalisation urgente, l'annonce d'une catastrophe, le décès d'un proche ou bien d'autres événements encore qui nous font revoir en un éclair notre passé, le film de notre vie comme on dit, nous fait évaluer rapidement ce qui pourrait nous rester à vivre encore, et bouleverse nos agendas, nos priorités, nos émotions. Est-ce que c'est déjà le dernier acte ? Déjà la fin ? La plupart du temps, heureusement, la menace s'évapore, la perspective de la mort s'éloigne. On dit alors avoir passé un mauvais moment, avoir eu chaud, avoir frôlé la mort. L'existence reprend après avoir été troublée un instant dans cette course linéaire, où l'on croyait que l'horizon était à l'infini.

Ces événements-là sont bienvenus. Ils perturbent le schéma de nos vies, ils sont nos avertisseurs qu'une fois, si jamais on l'oubliait, l'heure sonnera, le terme d'un certain parcours sera là, à un jour que nous n'aurons pas prévu et généralement pas désiré. Nous savons tous que notre vie

se terminera et c'est même là une des seules certitudes que nous possédions. Bien sûr, il n'est pas confortable d'être constamment accompagné de cette idée, sans risquer de se trouver paralysé dans notre action. C'est pourquoi on vit en principe avec l'idée que la mort est bien éloignée, tellement même, qu'on agit parfois comme des immortels, comme si demain nous appartenait. C'est parfois une prétention coupable, parfois de l'insouciance, parfois encore un comportement de défense face à une réalité qui nous dépasse. La question est alors : que faire de ce temps, de cette période de vie d'une durée indéterminée qui nous est impartie ? comment gérer, pour reprendre une expression au goût du jour, comment gérer cette période où il nous est permis d'apparaître au monde, aussi courtement qu'une herbe qui pousse le matin et qui sèche le soir ?

Mais nous sommes appelés à affronter cette réalité dans un mouvement de foi en une Parole de vie. C'est bien notre mission, de vivre, vivre pleinement même, vivre la vie dans son sens retrouvé, dans son sens révélé.

Ces moments où la mort nous menace brutalement et se rappelle à nous en quelque sorte, sont les plus puissants moteurs que j'aie vu pour nous pousser à réfléchir à la direction que prend notre existence, aux objectifs tant désirés que nous n'avons pas encore atteints, à savourer notre capacité encore conservée d'être actifs, inventifs, disponibles, libres de certains choix.

Quand vous roulez en voiture dans certains pays, vous aurez sûrement remarqué des routes où les lignes blanches ont des stries en relief. Si vous roulez dessus, vous entendrez un bruit qui vous rappelle que vous êtes en train de sortir de votre voie. Cela peut être salutaire si vous êtes assoupi, distrait ou tenté de chercher quelque chose sur le siège arrière. Cette image pourrait illustrer cette rencontre avec la mort qui menace tout à coup : avertissement d'un

danger, avertissement que le voyage ne se déroule pas n'importe comment, n'importe où, invitation à revenir à la raison, à respecter ceux qui voyagent avec vous.

Comme médecin, je rencontre quotidiennement des situations où des patients sont saisis par ce choc brutal : est-ce que je vais mourir ? On peut traduire : c'est donc vrai que je vais quand même mourir ? est-ce que je vais mourir si tôt ? je pensais que c'était pour plus tard. L'angoisse est là, précoce, parfois bien camouflée mais intense. Il est d'ailleurs rare d'apprendre réellement une mauvaise nouvelle à un malade. La plupart du temps, il a pensé au pire depuis longtemps. Et pouvoir répondre : « non, ce n'est rien de grave, vous serez bientôt remis », c'est assurément procurer un apaisement extraordinaire.

Je crois que dans ces moments, il est fondamental de ne pas laisser échapper l'occasion de réfléchir, de s'arrêter un instant pour parler, dire les mots comme ils existent : danger, mort, séparation, et de ne pas conclure par une tape sur l'épaule et une parole du genre : allez, allez, ça n'était rien.

Ne pas brader des moments finalement exceptionnels, privilégiés même, où peut-être les carapaces peuvent alors se laisser percer, les ouvertures s'élargir.

À la question que lui posaient les disciples sur la raison de la mort de nombreuses personnes écrasées par une tour écroulée, Jésus répond : saisissez l'occasion de revoir la gestion de vos vies.

Je renvoie cette réponse à ceux qui se contenteraient d'être indignés des drames, tremblements de terre ou autres catastrophes naturelles qui surviennent périodiquement.

Réponse de Jésus à garder à l'esprit quand la mort vient subitement se manifester dans la conduite de nos existences et nous rappeler nos limites.

La deuxième situation-type que je voudrais décrire, c'est celle de la mort comme une échéance, comme une perspective rapprochée.

C'est la situation elle aussi souvent rencontrée de malades atteints d'affections graves, inéluctables, incurables, ou celle de personnes très âgées, au soir de leur vie comme on dit. Le point commun que partagent ces personnes, c'est une espérance de vie très limitée. Les jours, les semaines, les mois tout au plus sont comptés. Dans cette situation qui peut se présenter au travers de maladies bien différentes les une des autres, soit rapides soit lentes, la mort physique fait désormais partie des préoccupations et des réflexions quotidiennes. La mort est devenue l'horizon proche.

Leur corps est atteint dans son intégrité. Les handicaps se font sentir, la souffrance est souvent présente. La maladie grave ou l'âge avancé sont en général associés à une réduction de la marge d'indépendance. Les habitudes de vie sont perturbées, les horaires, les déplacements sont réduits, les plaisirs diminuent. Un texte poétique de la fin de l'Ecclésiaste le décrit bien. Le corps subit des altérations, parfois des pertes. Il faut se soigner, se faire opérer, prendre des médicaments, utiliser des objets, des appareils pour suppléer aux défaillances. Il faut recourir à l'aide des autres, se confronter à de nouvelles réalités de la vie jour après jour.

C'est une période troublée pour le corps qui lutte, qui essaie de surmonter son morcellement, sa destruction. Chaque signe de vie ou de réparation est source d'émotions positives.

Récemment, une personne atteinte d'un cancer qui évolue lentement, irrémédiablement, me disait combien elle était heureuse de constater qu'une petite blessure banale de sa jambe avait bien guéri. Oui, ce potentiel de vie était

toujours là, comme un projet fondamental. Il avait réparé la brèche et le ferait jusqu'au dernier moment. Pas d'erreur, malgré les apparences, cette patiente était bien une vivante, destinée radicalement à la vie.

Dans ces moments de dégradation, on peut étonnamment observer des réactions diamétralement opposées : ou bien une attitude de repli où la personne suit en quelque sorte les limites imposées par sa maladie, ou bien une attitude inverse parfois spectaculaire, où la personne se décide à lutter, à valoriser au maximum ses capacités restantes et son temps limité. On peut assister quelquefois à des sortes de petits miracles et voir des gens habituellement tranquilles, peu aventuriers qui deviennent capables de prouesses : promenades, excursions, voyages, rencontres, nouvelles activités. Ce sont des moments où la vie semble dégager enfin, pour certains, un attrait jamais atteint. La proximité de la mort est comme un révélateur photographique qui fait apparaître de nouvelles réalités, jusque-là ignorées ou méprisées.

Plusieurs parmi vous ont certainement entendu parler d'Elisabeth Kubler-Ross, un médecin suisse établi aux États-Unis, qui a été une des premières, dans les années 60-70, à décrire cette période particulière, dans un livre intitulé *Les derniers instants de la vie*. Ses observations sont survenues à une époque où une nouvelle médecine technique et interventionniste s'accompagnait d'un désintérêt des malades incurables ou en fin de vie, relégués dans des chambres au fond du couloir, comme s'ils représentaient l'échec honteux de ces nouvelles méthodes de traitement et de réanimation.

Elisabeth Kubler-Ross est allée écouter ces malades et parler avec eux pour recueillir leurs témoignages. Elle a bien décrit les différentes phases de l'approche de la mort que je voudrais énumérer :

1. *Le refus* : Non, ça ne peut pas être moi, il y a erreur. Ces résultats sont ceux d'une autre personne, je n'ai rien fait d'anormal je mange assez bien, ma vie n'est pas complètement dérégulée. Cette réaction se rencontre presque chez chacun, même si nous pensons vite au pire, lorsque nous tombons malades, comme on en a parlé auparavant. Cette phase est rapidement suivie de

2. *La révolte, la rage* : Pourquoi moi ? qu'est-ce que j'ai fait à Dieu pour avoir ça ? pourquoi pas lui là-bas qui est seul, sans famille, vieux, inutile et en plus méchant ?

3. *Le marchandage* : Je promets de bien me comporter et en échange, je pourrai être guéri. À cette étape, on fait beaucoup intervenir Dieu, en espérant, comme le roi Ezéchias, obtenir une rallonge de vie. La culpabilité peut nous amener au principe qu'une faute avouée est à moitié pardonnée.

4. *La dépression* : Les espoirs de guérison ont disparu, les pertes s'additionnent (pertes corporelles, matérielles, pertes de projets). On peut rencontrer deux types de dépression : dépression réactionnelle, où prédomine l'anxiété ; elle est expressive, la parole et les échanges sont nécessaires pour dire ses craintes, ses soucis pour soi-même et pour ceux qui vont rester, ou alors une dépression où prédomine la tristesse et le silence.

5. *L'acceptation* : C'est une phase, quand elle est atteinte, qu'il faut comprendre non pas comme une démission devant l'absurde mais comme un temps de repos, où le calme se fait, pour autant que les souffrances physiques soient soulagées efficacement. Les besoins du malade semblent diminuer, c'est la période où il se pré-

pare à se séparer, où on peut observer un détachement allant jusqu'au détachement de ses proches. C'est aussi le moment où la foi permet de dire au revoir, et je dois dire qu'il est difficile de faire face à des mourants qui, dans de tels instants, ne peuvent pas dire leur espoir dans un futur, dans un ailleurs.

La description de ces étapes qui ont fait l'objet de nombreux ouvrages a permis d'éclairer et de donner toute l'importance à l'attitude adéquate que les soignants, les intervenants, les membres de la famille doivent adopter dans ces moments.

Cette période de l'existence n'est pas vécue par chacun. Il y a des gens bien portants qui meurent brutalement sans voir venir la fin. Est-ce souhaitable ? Certains le prétendent, qui sont peut-être effrayés par l'idée qu'il y aurait trop de souffrance à vivre ces moments. Mais l'idée que la mort subite est la plus belle mort n'est pas bonne. Derrière cette idée se cache la tendance à annuler les questions que posent la souffrance, le sens de la vie, et d'escamoter la réalité de la mort.

Ceux qui vivent l'approche de la mort vivent une période riche de questions, de doutes, de craintes mais aussi d'expériences uniques. Être amené à notre réalité de créature finie, physiquement mortelle, nous délivre des mirages et des mensonges sur nous-mêmes que le monde ambiant s'évertue à nous faire croire. Ce sont des moments où l'homme s'interroge sur lui-même, sur son système de valeurs, sur ses succès et ses fiertés. Des moments aussi où les ressources personnelles peuvent s'épuiser, malgré les efforts de divers thérapeutes de toute espèce qui invitent à la valorisation de soi, qui poussent à chercher intérieurement le sens de toutes choses, à s'accepter, à s'accueillir soi-même. Ces tentatives parfois forcenées de faire sur-

gir une étincelle de sens ou d'explication sont plutôt les signes du désespoir. L'homme ne peut vraiment trouver de sens qu'en dehors de lui-même et dans une relation à son Dieu.

Des moments aussi où plus que jamais, on peut vivre l'intensité des relations de couple, de famille, d'amitié ou d'une communauté, où l'on peut parler comme jamais on aurait parlé. Les mots sont chargés, les instants partagés ne sont plus banals, parce que ce seront bientôt les derniers. Comme médecin, infirmier ou intervenant, il ne faut pas négliger d'aller dans le sens de l'augmentation de l'intensité des émotions. On serait tenté d'amener du réconfort, des paroles toutes prêtes à l'emploi en vue de calmer. Mais non, il faut accompagner le drame de ces instants, saisir peut-être enfin l'occasion d'être vrai avec l'autre. Pouvoir parler de ce qui restera, de ce qui ne sera pas anéanti par la mort, redire notre certitude que notre vie maintenant est une étape vers d'autres réalités, qu'il nous faut vivre de foi et d'espérance.

C'est le temps où l'on réalise qu'on partira seul et nu, qu'il faut renoncer à ses projets, à ses objets, à ses propriétés. Rien ne nous appartient définitivement, pas même ce corps qui dépérit.

Phases de tristesse, d'angoisse et d'isolement. Il est difficile de les traverser sans s'accrocher à une espérance, même farfelue, tant la conscience que nous avons habituellement d'être des vivants est forte et par là-même nous définit. Dans cette création qui est organisée dans le temps et l'espace, nous raisonnons bien sûr dans les mêmes termes de temps et d'espace. Où est-ce que je serai, quand tout cela arrivera, qui vais-je rencontrer après ? L'idée d'un au-delà est toujours présente, les représentations qu'on peut s'en faire varient avec les cultures, les croyances, mais c'est encore une réalité qui nous échappe.

La foi dans la promesse d'une vie après la vie, qui nous sera donnée aussi gratuitement que la vie que nous vivons maintenant peut marquer cette période d'une espérance fantastique.

J'ai observé que ceux qui avaient cette foi n'étaient pas toujours ceux qui souffraient le moins ou qui étaient les plus paisibles, mais qu'ils pouvaient ainsi conserver en quelque sorte leur identité de vivant, sans être submergés par l'idée d'une dissolution. Cette remarque pour ceux qui se demandent si les chrétiens sont différents des autres face à la mort.

La troisième situation-type dont je veux parler est celle de la mort imminente, c'est-à-dire les derniers instants de la vie. Je ne voudrais pas parler en particulier du travail de ceux qui s'occupent de l'accompagnement des malades en fin de vie, puisqu'il en est question dans d'autres exposés de ce Dossier.

Le médecin est traditionnellement le grand absent dans cette situation. D'abord là pour un diagnostic, parfois long à établir, puis présent pour le traitement, qui peut durer et nécessite des explications, des discussions, des marchandages. Quand il n'y a plus d'espoir de guérison, que la douleur est stabilisée, que les besoins du malade en actes médicaux diminuent, le médecin s'éloigne, instinctivement, trop occupé à tenter de sauver ailleurs des situations qui ne sont pas aussi désespérées. C'est vrai pour l'hôpital, ça l'est moins pour le malade à domicile où le rôle du médecin de famille prend un autre sens.

C'est en effet une période d'ultimes confessions, de partages et d'émotions, c'est là que se dénouent enfin de vieux conflits. L'entourage, généralement la famille, est souvent mis à rude épreuve dans ces instants : sentiments qu'on cache, secrets qu'on hésite à dire par peur d'ajouter

encore à la douleur du malade, sentiment d'impuissance à secourir, peur de rester en vie isolé et abandonné, culpabilité d'avoir été insuffisant. Oui, c'est aussi très difficile pour l'entourage de traverser ces derniers instants.

Le passage de la mort, personne ne pourrait vraiment dire ce que c'est.

Il est troublant de recevoir dans le service d'urgences une personne inanimée, sans respiration, sans battement cardiaque, insensible à la douleur. Après des efforts de réanimation, certaines personnes reviennent à elles, on les retrouve après quelques heures dans leur lit, occupées à manger. D'autres ne reviendront jamais à elles. Où est la différence ?

Je passe sur les récits de malades qui, étant dans le coma ou anesthésiés, sont revenus à eux et rapportent des images curieuses de tunnel, de vive lumière, etc. Ces récits n'amènent, c'est le cas de le dire, aucun éclairage sur le sujet et restent toujours suspects à l'analyse.

Une chose me frappe dans cette phase des derniers instants de la vie : la mort reste un mystère insaisissable. Comme dit Daniel Marguerat dans son livre *« Vivre avec la Mort »* : « C'est l'horizon de la condition humaine, infranchissable limite où viennent se briser l'intelligence de l'homme et son désir de puissance ».

Un vieux diplomate dont je m'occupais à l'hôpital il y a longtemps, me parlait justement de ses limites, alors qu'il arrivait à la fin de sa vie très remplie, riche de rencontres et d'échanges. La discussion avait porté d'abord sur le fait qu'il fallait tôt ou tard **reconnaître** ses limites. C'est une première étape dans la maturation que nous vivons de la petite enfance jusqu'à la fin de la vie, indispensable à la structuration de notre personne sur tous les plans. Reconnaître où nous finissons et où commence l'autre, avoir les yeux éclairés sur notre véritable état de créature

faite de poussière, animée d'une vie reçue qui ne nous appartient jamais complètement. Reconnaître nos limites, nos insuffisances, notre nudité fondamentale comme l'ont premièrement expérimenté Adam et Eve quand ils se sont vus tels qu'ils étaient vraiment, après avoir succombé au mirage de la toute-puissance (Vous serez comme des dieux). Reconnaître ses limites, c'est un appel à nous voir dans la vérité, c'est sortir du mensonge sur nous et sur les autres. Je l'ai déjà dit, c'est un appel qui se heurte à un discours ambiant qui voudrait nous assurer du contraire.

Puis la discussion avec ce diplomate avait continué pour dire ensuite la nécessité d'**accepter** ses limites après les avoir reconnues. Les accepter pour interrompre la révolte incessante qui bloque notre développement dans le projet de vie qui doit être le nôtre. Situation rencontrée jour après jour dans le domaine de la santé, où les malades sont amenés à accepter d'avoir la jambe amputée, la vision perdue, une mise à l'écart, etc.

Mais vous oubliez l'essentiel, me dit encore ce diplomate : ces limites, il faut les **aimer**. Je dois dire que cette phrase m'a marqué.

C'est vrai, aimer ses limites, contre toute évidence, c'est un acte de foi audacieux, fou pour certains. Mais aimer ses limites, c'est croire qu'elles sont encore le meilleur cadre dans lequel je peux vivre, m'épanouir, qu'elles me sont données pour mon bien et qu'elles cachent, parfois obscurément, une intention d'amour incompréhensible de la part du Créateur.

Reconnaître, accepter, aimer ses limites, c'est un cheminement de vie qui doit englober aussi nos derniers instants, les plus difficiles de l'existence probablement, pour que la mort du corps ne soit pas le terme, mais une limite qui fait de nous de vrais humains, capables de recevoir un message d'espérance d'une vie qui se poursuit.

Il y a des sujets que je n'ai pas abordés mais qui pourraient faire partie de cette réflexion : l'euthanasie, l'avortement, l'acharnement thérapeutique, les dons d'organes, les progrès de la réanimation, le suicide etc. tous sujets qui décrivent d'une certaine manière l'approche de la mort. Ils seront abordés dans de prochains exposés. Je tenais plus précisément à décrire quelques tensions dynamiques entre la vie et la mort, redire mon incompréhension face au pourquoi de cette ultime limite que nous devons tous aborder une fois, mais surtout vous inviter à saisir cette parole comme seule issue à laquelle il nous faut croire : « Moi je suis la Résurrection et la vie, dit Jésus-Christ. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. »

VIVRE MALGRÉ TOUT

Nicolas LONG
Aumônier au Centre Hospitalier
Universitaire Vaudois (CHUV)
Lausanne

1. Introduction

Personne n'est spécialisé pour parler de la vie. Personne n'est spécialisé pour parler de la mort. Car chaque fois que l'on en parle, c'est de chacun de nous dont il est question. Combien parmi nous sont aujourd'hui en deuil ? Combien ont hésité à venir à ces rencontres à cause de ce thème, de peur qu'il ravive une douleur due à la mort d'un proche ? Qui parmi nous a perdu son emploi, son avenir, son animal préféré ou son logement ? Combien sommes-nous à nous demander comment nous allons nous comporter à la mort de nos parents, de nos enfants, qui sait, et lors de nos derniers jours de vie ?

Si aucun parmi les vivants n'échappe à la mort, les idées et les comportements varient beaucoup selon la culture, les croyances et l'histoire de la vie personnelle. En prenant la parole ici, je suis conscient qu'un jour, c'est moi qui serai à la place de ceux que j'accompagne dans leurs derniers instants. Ces gens-là m'ont beaucoup appris et leurs proches endeuillés aussi.

2. La mort fait partie de l'histoire de l'homme

Je pense à cette petite fille de quatre ans qui, passant dans un cimetière, dit : « Ici on plante des morts, et il pousse des fleurs ! » D'elle-même, sans l'avoir appris de quiconque, elle fait un lien entre la mort et la vie.

Ces fleurs dans le cimetière me font penser aux recherches des spécialistes en relations humaines et plus particulièrement en histoire de l'homme. Ces savants disent que l'on peut parler de l'existence de l'homme à partir du moment où celui-ci a commencé à prendre soin des dépouilles mortelles de ses compagnons. C'est-à-dire

à construire des sépultures où les morts peuvent reposer dans des lieux abrités puis de déposer auprès du défunt des objets usuels ou décoratifs. D'après ces chercheurs, c'est la première attitude qui distingue l'homme de l'animal. Il est intéressant de relever que les choses les plus anciennes retrouvées dans une sépulture étaient des fleurs. Fanées...

Ce soin pour des hommes morts signifie déjà la préoccupation de l'être humain quant à son devenir après la mort, quant à son désir et son aspiration de poursuivre son existence. Cela relève aussi de la préoccupation de l'être humain pour ses proches.

Un psychiatre et psychanalyste français, le docteur Daniel Oppenheim dit ceci : « La question de la mort semble être avec celle du sexe l'élément majeur qui structure le psychisme de l'être humain tout au long de sa vie. »¹

C'est-à-dire que les éléments-clé qui constitueraient notre âme ou notre être intérieur touchent directement aux mystères de la vie, au sens qu'on lui donne et aux croyances qui vont émerger de tout cela. C'est comme une sorte de cascade où tout se tient sans forcément s'expliquer. En haut de la cascade, il y a l'origine de la vie à laquelle s'attache la sexualité, en bas, sa destinée dans laquelle s'inscrit la mort. Entre deux, il y a le développement des hypothèses que l'on fait, la découverte de la foi, les religions et les théories sur le sens de la vie.

En effet, comment se fait-il qu'une petite cellule rencontre une autre petite cellule et tac voilà un garçon et toc voilà une fille, et tic et retic mais toujours pas d'enfant ? La médecine et la génétique expliquent des choses absolument admirables... Mais comment se fait-il ?

¹ Oppenheim D., *Le concept de la mort chez l'enfant*, 4^e journées nantaises de soins en pédiatrie, 1990.

Comment se fait-il qu'un jeune parent soit arraché à ses bien-aimés, qu'un fiancé perde sa promesse ? Comment se fait-il qu'un enfant lutte contre une sordide maladie mais n'y parvient pas et meurt, alors qu'une vieille femme qui ne lutte plus ne finisse pas de s'éteindre ?

Tout ce questionnement est à la base de la recherche de l'homme de toujours et de partout. D'où s'écoule la vie, et dans quelle direction ? Cette question peu originale situe notre réflexion sur le champ existentiel.

La conscience de la mort chez le petit enfant n'est pas encore élaborée ni développée. Par contre, la conscience de l'absence est très vite présente : Une fillette de 14 mois se rend avec sa mère sur la tombe de sa grand-mère et celle de son frère jumeau décédé quelques semaines après la naissance. La maman ne parle pas beaucoup, mais en partant, la fillette dit au revoir de la main. L'enfant intègre très vite l'absence mais il ne sait pas toujours comment exprimer sa souffrance. L'adulte ne sait pas non plus comment dire sa douleur et souvent il invente des théories pour se rassurer ou alors il cherche une explication. Une mère qui avait déjà perdu deux enfants peu après la naissance et qui se battait pour son troisième me disait : peut-être a-t-il manqué quelques jours à la vie de quelqu'un, alors ces jours ont été vécus par ces enfants ? C'est une explication rationnellement incroyable, mais elle signifie beaucoup sur le besoin de sécurité et de compréhension de cette maman !

Oui ! La mort fait partie intégrante de la vie.

3. La vie et la mort sont-elles sur le même plan ?

Sont-elles du même ordre ? Sont-elles deux états de l'existence qui parfois s'affrontent ? Ou l'une a-t-elle prédominance sur l'autre ?

Si nous les plaçons sur un plan d'égalité, nous avons alors une vision manichéiste qui met en opposition la vie et la mort comme le bien et le mal. La mort est à combattre absolument, elle n'a rien à faire ni à voir dans notre existence. Elle devient l'ennemie absolue !

Si nous les situons sur des plans différents, laquelle prédomine sur l'autre ? L'avis courant serait de dire que la vie prédomine sur la mort. Et pourtant, bon nombre de gens pensent et vivent avec l'idée de venir de nulle part et d'aller vers nulle part. La mort devient alors la marque de la fatalité. Paradoxalement cela n'empêche pas ceux qui pensent ainsi de remplir leur vie de passions, d'actes aussi généreux que courageux.

À mon sens, il n'y a ni prédominance ni égalité. La mort est un événement qui s'inscrit tout au long de la vie. Mais il peut y avoir des sortes d'alternances, de passages de l'une vers l'autre. Cela ne veut pas dire qu'elles soient de même nature ni qu'elles s'affrontent. Mais cela dépend de l'usage que nous en faisons ! C'est là aussi notre liberté et notre responsabilité.

Je distingue le terme de *séparation* de celui de *mort*.

La **séparation** est nécessaire à la croissance, elle fait partie du processus de la création : Dieu a séparé les eaux d'en haut des eaux d'en bas, il a séparé le jour de la nuit.

Le développement de l'enfant en est une bonne illustration. L'enfant nouveau-né doit se mettre à respirer de l'air, apprendre à téter, avaler le lait, ouvrir les yeux, réagir à ce qu'il perçoit, et un peu plus tard, découvrir l'utilisation de la force qui se développe pour bouger, changer de position, marcher, courir, sauter, etc. Il apprend à vivre. Mais il doit aussi apprendre à quitter, à se séparer du corps de sa mère de ce milieu protecteur par excellence. Très vite il s'attachera au visage de celle qui se penche souvent

sur lui mais il devra apprendre à vivre sans l'image de ce visage, l'objet de son attachement. Et sa croissance se ponctuera de découvertes, de besoins, d'attachements et de séparations. Son premier jour hors de la maison sans ses parents fait partie de son apprentissage à vivre sans eux, il apprend à vivre en leur absence.

La **mort** de l'homme n'appartient pas à l'ordre de la création. En d'autres termes, la mort n'est pas nécessaire à la vie de l'homme. Elle s'y inscrit comme une extension ou un dépassement. Elle met la vie en porte-à-faux. On pourrait dire que c'est un pas de trop qui marque l'existence du monde sans épargner qui que ce soit.

Ainsi va la vie, tissée d'acquis, d'attachements et de pertes. J'entends souvent des personnes en deuil me dire qu'ils n'ont pas le choix, il faut donc vivre avec la mort d'un proche, d'un bien-aimé. Le choix de la mort d'une personne ne nous appartient pas, en effet. Ce qui nous appartient, c'est notre capacité à réagir, à chercher de l'aide, à faire face ou chercher les moyens de le faire. Je pense à ces parents qui ont perdu leur fils unique de presque 20 ans — et ce fils avait un rôle très dynamisant dans la famille. Plusieurs années après son décès, ce couple vivait toujours accroché à lui, à sa mort. Même de leur salon, ils pouvaient voir sa tombe au cimetière du village !

Cela m'amène à présenter quelques formes de réactions face à la mort.

4. Différentes manières de réagir face à la mort

Nos réactions face à la mort ne correspondent pas à notre discours. Pour connaître nos réactions il suffit de se souvenir de notre attitude lors d'un deuil, par exemple le premier de notre vie. Pour moi, ce fut la mort de mon

grand-père, j'avais huit ans. Je me souviens du changement de tonalité de la voix de mon père qui répondait au téléphone et qui apprit le décès de son père. Puis quelques vagues souvenirs, et plus rien. Quelque temps plus tard, notre chien est mort, mon père et mon frère sont allés l'enterrer. Ma mère m'a gardé vers elle pour que je n'aie pas trop de peine. J'ai appris de ces deux épisodes de deuil qu'il faut se préserver de la mort, ne pas trop s'en approcher. C'est une leçon que j'ai dû désapprendre !

J'ai observé trois attitudes fréquentes qui ne sont pas exhaustives, mais révélatrices de bien des réalités.

1. **La négation.** Il ne s'agit pas ici d'une des étapes reconnues du processus de deuil mais d'un style de vie marqué par le refus ou en tout cas le refoulement de tout ce qui pourrait avoir affaire avec la mort. Cela se traduit par des phrases telles que : « N'en parlons plus, tournons la page. » Ou par une forme de banalisation rarement prononcée mais souvent induite « Cela n'arrive qu'aux autres. » Une autre forme de négation est l'activisme débordant qui traduit l'idée que tant que je fais quelque chose, je vis et la mort ne me touche pas.

2. **La fascination.** Elle se situe presque à l'opposé de la négation comme si en dépit de pouvoir lui échapper on choisissait alors de lui accorder une place démesurée. Les lectures, les loisirs parfois même les prières sont axés sur la mort. Elle devient une véritable obsession à en devenir malade !

« Le peintre Salvador Dali savait que Salvador Dali était mort car tous les dimanches, sa mère l'emmenait sur la tombe de Salvador Dali, son frère aîné mort et dont on lui avait donné le nom. Il raconte que pour survivre, pour se distinguer de son frère mort, pour se sentir vivant, il

commença à faire le pitre ; cela le conduisait entre autres à faire des montres molles, à refaire autrement l'Angélus de Millet. Ce célèbre tableau de Millet fascine les foules [...] Durant toute sa vie Dali peint et grave différentes variantes de ce sujet. Ce qui devient fascinant, c'est de découvrir que lorsque l'on passe ce tableau aux rayons permettant de percevoir les différents essais du peintre, on découvre le cercueil d'un enfant mort. On ne sait pas vraiment pourquoi Millet l'a peint ainsi, puis transformé sur l'avis d'un ami pour que ce soit moins triste, moins macabre, pour le public. D'une certaine façon, on pourrait dire que Dali a toujours su que c'est dit quelque part, transmis par sa grand-mère à Millet, et par là à tous ceux qui voient ce tableau et sont fascinés par le non-dit — mais exprimé — de la mort. »²

On trouve une autre forme de fascination face à la mort dans les comportements ou les conduites extrêmes. Certaines pratiques sportives et certains usages, la drogue par exemple, comportent d'énormes risques de mort. C'est une manière de frôler la mort qui fait parfois penser à une certaine forme de suicide.

3. L'apprivoisement. Une autre façon de se comporter face à la mort et d'en faire son amie, de l'apprivoiser, de s'en approcher le plus près possible avec le maximum de sécurité et de confiance. Il y a ici une question de langage qu'il faut préciser. Apprivoiser et approcher la mort elle-même me paraît impossible. Lors d'un reportage télévisé, une femme disait à son mari mourant : « cette fois tu pars, mais je ne peux pas t'accompagner ». En réalité, la mort

² Ancelin-Schutzenberger A., « La vie, la mort dans l'imaginaire familial », in (Essedik JEDDI) *Psychose, Famille et Culture*, Paris, l'Harmattan, 1985.

n'est approchable que par celui qui la vit. Par contre, apprivoiser tout ce qui entoure la mort (la périthanatologie) me semble être un effort noble et louable de la part de l'homme en faveur des siens. Je ne parle pas ici des soins palliatifs, c'est-à-dire de toutes les recherches effectuées et l'attention accordée pour mieux accompagner les mourants et leurs proches. Mais je me réfère à toute forme de discours tendant à rendre la mort plus douce par des promesses et des théories sur l'au-delà, ailleurs ou ici-bas, qui ne sont que du domaine fictif. Les témoignages des expériences proches de la mort (NDE) par des personnes déclarées en mort clinique en sont l'inspiration première. Je ne veux pas m'étendre sur la portée de ces expériences ni contester le témoignage de ceux qui les rapportent, mais je refuse la normalisation et la généralisation à partir de tels récits.

Une certaine forme de spiritualité chrétienne, des attitudes qui témoignent d'une grande foi, des interprétations consolatrices peuvent aussi jouer le rôle de masque qui cache la réalité souvent douloureuse quand même. Elles peuvent masquer les peurs qui nous habitent. L'espérance ne vient pas gommer la réalité, mais nous conduire plus loin en permettant de la traverser !

5. Un changement de cap : la résurrection de Jésus-Christ

La résurrection de Jésus fait de lui un héraut qui proclame la vie. Je pourrais dire qu'il est celui qui a vécu le cycle complet de la vie qui passe par la mort. On pourrait donc s'attendre à son intervention spectaculaire là où la mort semble frapper. On pourrait s'attendre à des changements du cours de l'histoire. Et si cela n'a pas lieu, le réflexe est alors de rendre Dieu responsable. Je ne blâme

pas les gens qui le font, et il faudrait commencer par se demander de quel Dieu on parle alors quand on réagit de la sorte ; en outre, ne s'agit-il pas avant tout du cri de leur douleur ?

Un père devant son bébé de quelques mois victime de la mort subite du nouveau-né dit : « On va le remettre à ce Dieu qui a de bien drôles d'idées ! »

Les attentes face à Dieu se traduisent souvent en termes de changement radical, de transformation absolue, de solution miracle. « Pourquoi Dieu ne change-t-il pas ceci ou cela ? » La résurrection de Jésus ne vient pas mettre un terme à la mort en la faisant disparaître, mais elle vient rétablir une continuité de vie en ôtant à la mort son aspect absolu et exclusif pour permettre à la vie de se poursuivre malgré tout. C'est ainsi que l'apôtre Paul dira : « Mort, où est ton aiguillon ? »³

Voyons comment Jésus approche et intègre sa propre mort. Il l'annonce à trois reprises. Il en a donc bien conscience. Les deux premières fois il en parle comme un devoir (« il fallait qu'il monte à Jérusalem... » « Le Fils de l'homme doit être livré... »)⁴ et la troisième fois il en parle au futur proche comme une description de ce qui est en train de se passer (« Le Fils de l'homme sera livré... »)⁵ Cela ne veut pas dire qu'il allait mourir l'âme légère ! Mais il est allé mourir en restant acteur et non pas avec un fatalisme passif. Cela veut dire qu'il ne pouvait pas garder sa vie, qu'il n'avait pas de contrôle, et aussi qu'il savait qu'en faire. C'est ici le secret de savoir comment vivre alors que l'on meurt. Et cela est applicable à tous les moments de l'existence.

³ 1 Co 15:55.

⁴ Mat 16:21 ; 17:22.

⁵ Mat 20:18.

Prenons l'exemple des dix-huit personnes mortes accidentellement à la suite de l'effondrement d'une tour au sud de Jérusalem⁶. Le Christ se refuse à répondre au sujet de la culpabilité de ces personnes. Pourquoi ? Car il ne fait pas de lien de cause à effet entre l'éventuelle culpabilité de ces gens et l'accident dont elles ont été les victimes. Je pense que Dieu lui-même ne peut pas répondre à la question de savoir pourquoi ce sont ces gens, et non pas d'autres, qui sont morts. Car lui-même n'a pas la réponse ! Que ferait-il d'une réponse inutile dont les effets seraient pervers et transformeraient la planète en asile pour paranoïaques parce que nous serions prisonniers d'une analyse constante de nos faits et gestes en vue de leurs conséquences, dit autrement nous serions continuellement en jugement face à un Dieu qui maîtriserait tout ce qui nous arrive.

De même lorsque Jésus rencontre les parents d'un enfant aveugle, ou ailleurs d'un enfant mourant, il ne donne pas d'explications rationnelles qui répondraient aux pourquoi de la mort, mais il exprime toujours une parole qui va dans le sens de la suite de la vie et en particulier de ce que Dieu est en train de faire. Il parle toujours du pourquoi. À mon avis, Jésus a une pensée claire sur la prédominance de la vie, c'est pourquoi il ne parle pas davantage de la mort. Tous ses discours vont dans le sens de la vie. Il n'est jamais question de fin mais toujours de résurrection ou de continuation.

⁶ Luc 13:4.

6. Aujourd'hui, la mort en face

« La foi en Christ ne sert à rien, mais ça change tout... » Cette parole étonnante me semble avoir ici tout son sens. En effet, être en relation avec Dieu ne nous met pas au bénéfice d'un évitement de la mort. J'entends encore le docteur Paul Tournier nous dire : « J'ai vu des chrétiens mourir paisiblement, j'ai vu des chrétiens mourir remplis d'angoisses ».

Le passage le plus difficile est celui du lâcher prise, le fait de laisser aller, de ne plus contrôler, de ne plus avoir de maîtrise. C'est l'expérience de l'impuissance c'est pourquoi à ce moment-là, nous avons le réflexe de nous adresser à celui que nous appelons le Tout-puissant !

« **Les souliers rouges** » (conte suédois)

Siegrid n'avait qu'une fille. Celle-ci était sa joie et sa fierté. Il est vrai que, dans toute la province, il n'existait aucune fillette plus heureuse de vivre, plus gaie et plus ravissante que sa petite Karin. Rien que de la voir danser au soleil, on avait envie de rire.

Hélas, un soir d'hiver particulièrement glacial, la petite fille eut froid. Elle se mit à tousser et perdit rapidement forces et couleurs. Rien n'y fit, et les médecins qui se succédèrent à son chevet s'avouèrent impuissants.

Folle de désespoir, sa mère ne la quittait pas, s'ingéniant à combler ses moindres désirs. Mais Karin était bien trop fatiguée pour souhaiter quelque chose. Pourtant, un matin de printemps, brusquement, elle eut envie de courir dehors.

« Maman, si tu veux me faire plaisir, va vite m'acheter une jolie paire de souliers. J'en aurai

besoin pour danser à la Saint-Jean, quand je serai guérie ! »

Sa mère courut chez le meilleur marchand de la ville. Elle y trouva la plus belle paire de souliers rouges qu'on eût jamais vue. Et, dissimulant ses larmes, elle les rapporta à sa fille. Les yeux brillants de joie, celle-ci s'en saisit. Et elle s'endormit un sourire aux lèvres, serrant bien fort dans ses mains amaigries ses souliers de fête.

Elle ne se réveilla pas. Et Sigrid sentit mourir en elle toute joie de vivre.

Elle distribua aux amies de Karin, en souvenir d'elle, toutes ses affaires : jouets et vêtements.

Mais elle ne put se séparer des souliers rouges.

Plus elle les regardait, plus sa peine était lourde à l'idée que sa fille ne danserait pas à la Saint-Jean prochaine, ni aux Saint-Jean suivantes. Et toute la tendre affection de son mari ne parvenait pas à la distraire de son chagrin.

Un soir, après avoir pleuré plus longtemps encore que d'habitude, elle finit par s'endormir, les souliers serrés contre son cœur. Au milieu de la nuit, en songe, elle vit Karin. De grosses larmes coulaient sur ses joues pâles : ses souliers rouges, ses beaux souliers de fête, étaient devenus de lourds souliers de plomb qui l'empêchaient de faire le moindre mouvement. Bouleversée, Sigrid se réveilla en sursaut et sa peine redoubla de savoir sa fille malheureuse.

Chaque nuit, Karin était là, de plus en plus pâle, de plus en plus triste. Elle semblait vouloir lui dire quelque chose, mais ses lèvres avaient beau remuer, sa mère n'entendait rien.

Or un matin, une petite pauvre vint mendier du pain à la porte de Sigrid. « Quels beaux souliers ! »

murmura-t-elle admirative. Le cœur déchiré, Sigrid les lui tendit en l'embrassant.

La nuit suivante, Karin l'attendait, les pieds nus, toute rose et toute légère. « Maman, si tu savais comme je suis heureuse. Maintenant je vais enfin pouvoir aller danser dans la lumière ! » Et elle lui sourit gaiement en s'éloignant.

Le lendemain matin, Sigrid se sentit elle aussi étrangement légère. Peu à peu, elle réapprit à sourire. Et quand vint la Saint-Jean, doucement elle prit la main de son mari, et tous deux partirent chanter avec le village devant le feu qui brûlait haut et clair sur la montagne.

À la joie encore inconnue et grave qui l'envahit alors, Sigrid comprit que Karin se réjouissait de la voir agir ainsi. Et désormais cette joie ne la quitta plus.

Marie Cécile

Le rêve de Sigrid ne lui a pas été donné pour lui faire connaître le sort des défunts et comment l'avenir s'envisage, mais pour lui parler d'elle-même. Ce rêve n'est peut-être que pure fiction. Par contre, le besoin de cette mère littéralement agrippée à sa fille est bien réel. Elle a besoin de lâcher prise, de laisser aller. Ce n'est pas une mince affaire, c'est souvent le fruit d'un long processus qui s'apparente à celui du grain mis en terre qui a besoin d'une saison pour germer.

Germer : voilà un mot qui exprime de manière imagée le signe de la résurrection dans la vie de tous les jours. Il signifie que de la mort, la vie peut toujours encore rejaillir, mais différemment. Le grain devient une pousse, le bulbe une tulipe etc.

Cela se vérifie aussi dans l'existence humaine.

Dans une interview récente pour un journal médical, Sœur Emmanuelle qui vit dans un bidonville du Caire avec les enfants des chiffonniers raconte l'origine de sa vocation :

« Je crois que cela vient d'un événement, d'une tragédie survenue quand je n'avais pas encore six ans. C'était en 1914, en pleine guerre. Nous étions en famille au bord de la mer et mon père s'est noyé sous mes yeux... J'étais une petite fille. Mais tout de même, je crois que dans la psychologie des enfants, il se passe quelque chose de grave. Une enfant si jeune dans une famille heureuse et tout à coup... la mer... les flots... et le père qui disparaît. À partir de ce moment, j'ai compris ce que c'était que vivre. Ce qu'est finalement le bonheur. Comme c'est éphémère ! J'ai compris à ce moment-là que dans la vie, il y a autre chose que son propre plaisir ; que vivre, ça consiste à aimer, aimer les autres et chercher le bonheur des autres. »⁷

Voilà un bel exemple de transformation d'un épisode de deuil en vocation de vie. Cela n'enlève rien à la douleur de perdre son papa à l'âge de six ans.

À ce point, je me demande si le titre de cette conférence est exact. Est-il correct de titrer « Vivre malgré tout » ? Malgré indique une opposition de quelque chose, comme « en dépit de ». Alors que mon propos n'est pas de dire qu'il faut vivre en dépit de la mort, comme s'il fallait faire avec et s'en accommoder. Je propose plutôt une alternative aux trois réactions présentées plus haut : La vie qui intègre la mort.

L'intégration, qui signifie que la mort va devenir un élément de la vie, dans le sens d'une étape, de plusieurs

⁷ Hanus M., *Les deuils dans la vie*, Paris, Maloine, 1994, p.23.

étapes dont on ne peut pas faire l'économie mais qui font partie du chemin de la vie. Ce sont des étapes dans lesquelles nous sommes appelés à laisser la vie rejaillir.

Dans cette perspective, perdre quelqu'un ou quelque chose signifie forcément un moins. Ce moins ou ce manque met en mouvement tout un processus de vie, de relations et de réflexion sur les valeurs et le sens de la vie. Il y a une sorte de transformation miraculeuse qui s'opère et qui permet à la vie de se poursuivre. C'est comme la différence entre un bas-relief et un haut-relief, en creux ou en plein. Voici un exemple très simple qui vient d'une petite fille de six ans qui prie et qui dit : « Merci parce qu'il a fait pas beau temps ». La place de la négation dans la phrase en dit beaucoup sur l'état d'esprit de l'enfant.

Toutes ces réflexions nous conduisent à l'ouverture, à la rencontre de l'autre car : *« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »*⁸ C'est peut-être la meilleure manière de faire face à notre vie et son chemin par la mort.

Ainsi, écoutons ceux qui nous parlent de leur mort, parlons-en à notre tour, offrons une place à la vie qui passe par là. Accompagnons les personnes dans l'hiver de leur vie, visitons ceux qui restent ne laissons personne dans la solitude de la mort.

Car la pire des douleurs est d'être seul dans son deuil. Jésus savait cela, il n'a pas laissé sa mère seule, il lui a confié l'apôtre Jean.

⁸ Jean 15:13.

MORT ET ESPÉRANCE

Leur signification
dans le quotidien
de notre foi

Frank HORTON
(Prédication)

Dans la conclusion de notre survol biblique du thème de la mort, nous avons entendu la note de l'espérance dans une citation de Philippe Keller : « La mort, dit-il, n'est pas une fin mais simplement la porte ouvrant sur une vie plus élevée et plus exaltante de contact intime avec Christ. La mort n'est que la sombre vallée conduisant à une éternité de délices avec Dieu. Elle n'est pas quelque chose que l'on doit craindre, mais une expérience par laquelle chacun passe sur le chemin d'une vie plus parfaite » (PK 81).

Avant d'aborder les considérations pratiques, arrêtons-nous pendant quelques instants sur l'espérance, car l'Écriture nous dit que les croyants entrent dans la mort avec l'assurance que l'aiguillon en a été enlevé (1 Cor. 15:55), et qu'elle est pour eux le portail du ciel. Ils s'endorment en Jésus (1 Thess. 4: 13), sachant que leurs corps mêmes seront enfin arrachés au pouvoir de la mort, afin d'être pour toujours avec le Seigneur (Rom. 8: 11 ; 1 Thess. 4: 16-17). Jésus a dit : « Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort » (Jean 11: 25). Et Paul était conscient du fait merveilleux que, pour lui, Christ était sa vie et que la mort lui était un gain (Phil. 1: 21). C'est pourquoi, à la fin de sa carrière, il pouvait s'écrier en jubilant : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Désormais la couronne de justice m'est réservée ; le Seigneur, le juste juge, me la donnera en ce Jour-là... » (2 Tim. 4: 7, 8a).

Citant une lettre de consolation qu'elle avait reçue après la mort de son mari, la jeune veuve Anne-Laure Risch écrit : « Dans la présence de Jésus, nous ne menons pas une existence d'ombres, nous sommes pleinement en vie, et cependant, il nous manque encore d'être comme Jésus après Pâques. Nous recevrons cette forme d'existence au Retour du Christ afin que nous puissions bâtir le monde nouveau, celui de Dieu, avec lui.../... Le corps de résurrection transcende espace, temps et sexualité, il n'est

plus soumis aux lois naturelles du monde visible. La souffrance et la douleur, la lutte et les combats, les soucis, la vieillesse et la mort, sont définitivement vaincus (Apoc. 21 : 4) » (A-LR 60s).

Quel contraste entre cette espérance certaine, fondée sur la révélation biblique, et le nihilisme de ceux qui n'ont pas d'espérance. Dans son commentaire sur 2 Pierre, Michael Green évoque quelques inscriptions saisissantes gravées sur d'anciennes pierres tombales païennes (MG 139ss). « Que se passe-t-il, demande-t-il, quand les hommes rejettent la vue « téléologique » de l'histoire, c'est-à-dire la conviction que la création conduit vers un but, un point culminant, ce qui, d'ailleurs, est une des lignes de forces du retour [de Christ] ? » Cette incrédulité mène à trois destinations possibles :

— à l'*hédonisme* : « Je n'étais rien ; je ne suis rien ; alors, toi qui vis encore, mange, bois, et amuse-toi » ;

— à l'*apathie* : « Autrefois j'avais une existence ; maintenant je n'en ai pas. Mais je n'en suis pas conscient : cela ne me concerne plus » ;

— au *désespoir* : “Charidas, qu'y a-t-il là-bas ?” “Des ténèbres profondes.” “Mais qu'en est-il des chemins qui montent ?” “Rien que du mensonge”... “Alors, nous sommes perdus.” »

Sans la vérité, incorporée dans la doctrine de l'Avènement, que la vie mène quelque part, on est privé de toute raison valable de vivre.

Faisons encore trois remarques préliminaires avant de développer la partie pratique de notre méditation.

Il est devenu évident, dans ce que nous venons de dire, que la résurrection du corps des croyants fait partie de l'eschatologie, c'est-à-dire la doctrine biblique des choses dernières, du paquet d'événements groupés autour du retour de Jésus-Christ.

Ajoutons, comme dirait mon ami théologien, que les péricopes eschatologiques ont toujours une dimension parénétique ! Traduit en français, cela veut dire tout simplement que le Seigneur et les Apôtres font suivre les indicateurs par des impératifs, complétant leur enseignement sur les choses dernières par des exhortations pratiques, des appels à un certain style de vie. « Tu crois que Jésus revient et que, si tu meurs avant, tu ressusciteras ? Alors, mon frère, ma sœur, rends ta vie conforme à cette espérance ! » Nous proposons, donc, d'écouter les exhortations qui se rattachent à la résurrection en particulier, comme aussi aux événements derniers en général. C'est ce que nous ferons tout à l'heure.

Soulignons, enfin, l'importance de notre démarche. Maurice Ray s'exprime avec une extrême vigueur à ce propos (MR 62ss). « Humainement, raisonnablement, objectivement, rien ne nous alerterait et nous ferait supposer que de pareils événements se préparent. Ils sont même à ce point inattendus et surnaturels qu'en dépit de tout ce que la Bible dit et prophétise, et malgré des siècles de prédication chrétienne, Jésus a pu prévoir qu'il en sera à « ce jour » comme à l'heure du déluge : « les gens ne se douteront de rien » (Mat. 24 : 39). La mesure de cette ignorance est révélatrice. Dans une Europe christianisée, elle indique le petit crédit que gardent auprès des masses baptisées, « églisées », catholicisées et même réformées, l'autorité et la vérité de la seule Écriture..../... Car il est flagrant que les masses élevées dans le christianisme vivent en fait dans une désobéissance constante à l'Évangile, et ne savent que peu de choses de la sanctification ordonnée par le Seigneur. »

Diagnostic dur, vous en conviendrez. Serait-ce une description de nous-mêmes ? Quoi qu'il en soit, prenons au sérieux les appels que nous adresse l'Écriture.

Exhortations pratiques

L'appel du Seigneur (Mat. 24 : 45-25 : 30)

Matthieu 24 : 45-51

« Quel est donc le serviteur fidèle et prudent, que son maître a établi sur ses gens, pour leur donner la nourriture au temps convenable ? Heureux ce serviteur que son maître, à son arrivée, trouvera occupé de la sorte ! En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tout ce qu'il possède. Mais si c'est un mauvais serviteur qui se dise en lui-même : Mon maître tarde à venir, s'il commence à battre ses compagnons, s'il mange et boit avec les ivrognes, le maître de ce serviteur viendra le jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne connaît pas, il le mettra en pièces et lui fera partager le sort des hypocrites : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Après avoir répondu, dans son discours sur le mont des Oliviers, aux questions de ses disciples quant à la fin du monde, Jésus enchaîne aussitôt en racontant coup sur coup trois paraboles : celle du bon et du mauvais serviteur que nous venons de lire, celle des dix vierges, et celle des talents. Y a-t-il un thème commun à ces paraboles ? Je crois que oui : après avoir hésité entre engagement, fidélité et vigilance, je retiens les trois mots-clés, mais accorde le plus grand poids à la vigilance. Chaque parabole apporte sa nuance à l'articulation entre vigilance, engagement et fidélité : la première insiste davantage, peut-être, sur la fidélité, la deuxième sur la vigilance, et la troisième sur l'engagement. Mon Nouveau Petit Larousse donne comme définition de la vigilance : « Attention vive, surveillance soutenue ».

«Les trois paraboles, dit Amar Djaballah (AD 269s), servent à préciser la vigilance à laquelle la communauté croyante est appelée. Pour Jésus, «veiller» signifie un service actif et diligent, responsable et persévérant, redevable et prêt à «rendre compte». Jésus montre que la seule manière d'attendre intelligemment son retour est d'être toujours prêts, toujours en service.../... Quand reviendra le Seigneur? Nous ne le savons pas, et nous ne le saurons qu'à son retour. En attendant, que nous soyons trouvés obéissants dans les tâches qu'il nous confie, car la vigilance signifie activité pour la cause du Règne, ce qui implique notre pleine implication dans les affaires de cette existence. La vigilance ne signifie ni la paresse, ni le retrait du monde. À chaque auditeur de Jésus, à chaque lecteur de son texte, de répondre librement à la parole du Seigneur.» Puis il ajoute une précision: «Comment [nous montrer vigilants]? Cette histoire [des talents] suggère un élément de réponse: En faisant fructifier pour le compte du Seigneur les dons – quels qu'ils soient – qu'il nous confie. Comme les sommes confiées sont commensurables aux capacités des serviteurs, la seule exigence est le travail personnel, la seule motivation, l'amour des disciples pour un maître généreux au-delà de tout espoir».

Lors d'un premier voyage en Israël en 1976, j'ai rencontré, assis sur un coin de la muraille de Jérusalem en face du mont des Oliviers, un jeune homme avec une Bible ouverte sur les genoux. Encouragé par mes paroles d'approbation, il m'a raconté comment il avait tout vendu pour venir attendre, dans le recueillement, au lieu même annoncé dans l'Écriture, le retour du Seigneur. Il avait appris, en se disciplinant, à vivre en ne dépensant qu'un dollar (US) par jour. Me voilà impressionné! Quelque temps après — mais trop tard — je me suis rendu compte de l'occasion que j'avais ratée... de lui proposer une bien

meilleure façon d'attendre — mais activement, d'après le texte que nous méditons — le Seigneur. Quand nous sommes revenus en Israël en 1985, il n'y était plus...

Les appels de Paul

Persévérance (1 Cor: 15:58)

Ce chapitre, le plus long de cette lettre, est consacré tout entier au sujet de la résurrection, d'abord celle du Christ, ensuite la nôtre. La transformation du corps et la victoire finale sont absolument certaines ! Paul donne une substance à notre espérance, en disant que le corps de résurrection que nous revêtrons sera incorruptible... glorieux... plein de force... spirituel... céleste. D'où, en conclusion, l'exhortation bien connue: «Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, progressez toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (v.58). L'Apôtre n'hésite pas à accumuler les expressions qui soulignent une idée fondamentale.

Persévérer, oui... mais comment ? Quatre indications: soyez fermes — inébranlables — progressez — toujours.

F. Godet explique ces termes de la manière suivante (FG 441s): «*Devenez*» *fermes*: les lecteurs de Paul ne le sont encore ni quant à la foi, ni quant à la fidélité dans la conduite. Il faut qu'ils s'enracinent en Christ pour être affermis. Le mot *inébranlables* leur rappelle les périls que court leur foi, tels que celui qu'il s'est efforcé d'écarter dans tout ce chapitre. Une fois affermis, leur activité spirituelle se déploiera. *Abondant* [= progressez — NDLR] dans l'œuvre de Dieu: le verbe *perisseuein*, abonder, signifie proprement, couler par-dessus bord tout alentour.

Par *l'œuvre du Seigneur* : l'apôtre entend le travail pour la propagation du salut et pour le développement de la vie spirituelle. Le mot *incessamment* [= toujours — NDLR] est ajouté pour rappeler la continuité infatigable qui doit caractériser un tel travail. Le motif qui doit stimuler toujours de nouveau les fidèles dans l'accomplissement de cette tâche : ils savent que leur travail dans ce domaine-là *n'est pas vain dans le Seigneur.* »

Va donc pour l'exégèse, dans un français que nous pouvons encore comprendre un siècle après sa rédaction. Mais comment cette persévérance nous touche-t-elle dans notre « ici et maintenant » ? D. Prior répond dans un style tout à fait *up to date* (DP 277) : « Il est indiscutable que « l'espérance de la gloire » constitue la motivation la plus puissante pour « progresser/déborder toujours dans l'œuvre du Seigneur », surtout quand le chemin devient difficile ou tout simplement ennuyeux. L'un des résultats inévitables et fréquents d'un faux triomphalisme — en contraste avec une victoire authentique en Christ dans toutes circonstances — est le désillusionnement, voire l'éloignement de la communion fraternelle chrétienne. Dans l'ambiance d'instantanéité de la société actuelle il y a beaucoup de chrétiens déconnectés à qui on avait donné à croire que la victoire complète en Christ était pour tout de suite plutôt que pour plus tard ; ceux-là ont acquis un cynisme profond quant à une expérience authentique du Christ ressuscité. Nous avons besoin d'un réalisme sobre, imprégné d'une espérance ardente en la résurrection. Cette combinaison nous permettra d'attaquer l'œuvre du Seigneur avec une consécration inébranlable, en tenant compte du fait que nous nous engageons dans un labeur (en grec : *kopos*)... dur et fatigant. »

On a posé un jour, à un vieux chrétien octogénaire mais encore actif, la question : « Que changeriez-vous dans votre programme si vous saviez que le Seigneur devait

revenir la semaine prochaine ? » Pour toute réponse, il a sorti son agenda de poche pour montrer à son interlocuteur les activités et rendez-vous qu'il y avait inscrits : temps de recueillement personnel, préparation de sermons, lettres, visites à l'hôpital, réunion dans telle église, repas dans le foyer de telle famille...

Consolation/exhortation

1 Thessaloniens 4:13-18; 5:11

« Nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance au sujet de ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont pas d'espérance. En effet, si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, (nous croyons aussi que) Dieu ramènera aussi par Jésus, et avec lui, ceux qui sont endormis. Voici en effet ce que nous déclarons, d'après une parole du Seigneur : nous, les vivants restés pour l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, à un signal donné, à la voix d'un ange, au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront en premier lieu. Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons enlevés ensemble avec eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles (...) Ainsi donc, exhortez-vous mutuellement et édifiez-vous l'un l'autre, comme vous le faites déjà. »

Les croyants de Thessalonique, semble-t-il, avaient pensé que le Christ reviendrait de leur vivant; la mort de certains des leurs les avait laissés désespérés.. Paul cherche à les rassurer, en rattachant la résurrection de ceux qu'il appelle «les morts en Christ» au retour glorieux du Seigneur. À la suite de quoi il leur adresse un ministère de consolation dans leurs relations les uns avec les autres : «Consolez-vous donc les uns les autres par ces paroles» (4 : 18) – «Exhortez-vous mutuellement et édifiez-vous l'un l'autre, comme vous le faites déjà» (5 : 11).

Après avoir entendu des exhortations au niveau de notre attitude, nos motivations et nos activités, nous voici confrontés à la question de nos relations les uns avec les autres dans le corps de Christ. «Consolez-vous» : le verbe (gr. *parakaleô*) est apparenté au «Paraclet», titre attribué au Saint-Esprit pour souligner son ministère varié de Consolateur, Soutien, Guide. Nous sommes invités, par conséquent, à nous associer à son œuvre en faveur de nos frères pour les consoler, les exhorter, les encourager, les édifier (le verbe permet toutes ces traductions) quand ils doivent traverser le deuil. Et cela, non seulement au moment du décès et des funérailles, mais pendant toute la période pendant laquelle les survivants doivent parcourir les différentes étapes de la séparation, accepter leur chagrin et apprendre à vivre avec les nouvelles réalités. D'autres exposés de ce Dossier abordent cet aspect.

Mais quel privilège est le nôtre, dans la famille de Dieu, de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent, et de pleurer avec ceux qui pleurent (Rom. 12 : 15) ! Et quelle puissance de consolation que de mêler nos larmes à celles des affligés, en attendant le véritable *New Age* qui vient, celui de la Parousie, l'avènement du Roi des Rois !

Appels à la sainteté

2 Pierre 3:11-14; 1

« Puisque tout cela est en voie de dissolution, combien votre conduite et votre piété doivent être saintes ! Attendez et hâtez l'avènement du jour de Dieu, où les cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront. Mais nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. »

Jean 3:1-3

« Voyez, quel amour le Père nous a donné, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes. Voici pourquoi le monde ne nous connaît pas : c'est qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui (le Seigneur) est pur. »

Les apôtres Pierre et Jean, en insistant sur un trait de caractère spécifiquement chrétien – la sainteté – ne font rien d'autre que de reprendre un des leitmotivs principaux du Nouveau Testament : Paul avait déjà appelé ses enfants spirituels à « être irréprochables et purs, des enfants de Dieu sans reproche au milieu d'une génération corrompue et perverse, parmi laquelle, dit-il, vous brillez comme des flambeaux dans le monde » (Phil. 2 : 15).

Une vie qualitativement différente — voilà la clé d'un témoignage crédible devant un monde qui demande des preuves convaincantes. Je me souviens de ce qu'a dit Tom Houston au Congrès pour l'évangélisation du monde qui

s'est tenu à Lausanne en 1974. Étant l'un des ténors du renouveau charismatique, il avait longtemps prié pour «recevoir l'Esprit de puissance»... Jusqu'au jour, dit-il, où il s'est rendu compte que Dieu le conduisait plutôt à demander «l'Esprit de sainteté». Car ce que nous sommes incapables de réaliser par nos propres moyens — la transformation de notre caractère — Dieu entend l'accomplir en nous, à tous les niveaux de notre être, par son Esprit... et cela en vue de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ (1 Thess. 5:23).

L'attente du retour du Seigneur, avec tout ce qui l'accompagnera – la résurrection du corps comprise – est une puissante inspiration en faveur d'une vie sainte. Il existe un lien indissoluble de cause à effet entre conviction et comportement. Dans un monde instable et périssable, la seule réalité stable et impérissable est la personnalité humaine; c'est pourquoi Dieu s'occupe en tout premier lieu de ce facteur, car le caractère d'un homme est l'unique chose qu'il peut emporter avec lui en quittant cette vie ! D'où l'importance suprême de la qualité de notre vie sur la terre. «Tout passe, tout lasse, tout casse» dit le proverbe, dans un monde où les circonstances sont imprévisibles d'un jour à l'autre, comme vient de l'attester le tremblement de terre à Kobe. Qu'est-ce qui reste de permanent dans nos vies ? Et Pierre de répondre en substance : «Trois choses : sainteté de vie, adoration de Dieu, service de notre prochain».

Et Maurice Ray précise (MR 62ss) : «La sainteté de conduite requise par l'Apôtre fera de tout enfant de Dieu quelqu'un qui rend grâces à Dieu pour toutes choses (Eph. 5:20), qui vit dans la sobriété (1 Thess. 5:6) et, à cause de cette sobriété, «use du monde comme n'en usant pas» (1 Cor. 7:31). Dans ses deux épîtres, Pierre insiste sur cette sobriété, plus encore sur cette sainteté de la conduite

(1 Pierre 1:13,15; 2:12; 3:2,16; 4:7; 5:8; 2 Pierre 2:7). Quel témoignage probant pourrions-nous donner de notre appartenance au royaume à venir et de notre attente de ce royaume, sinon par ce comportement « saint », c'est-à-dire conforme non pas au monde et à ce qui le caractérise — son idolâtrie — mais à la personne, à la pensée, aux sentiments, à la conduite de Jésus-Christ.»

Conclusion

Il faut conclure, d'abord par une brève récapitulation. Signification de la mort et de l'espérance dans le quotidien de notre foi, selon le titre de notre prédication ? C'est connaître, par l'action transformatrice de l'Esprit de Dieu en nous, une révolution à tous les niveaux de notre être :

- une appréciation de l'histoire présente et future marquée par la *vigilance* et la *fidélité* ;
- un *engagement persévérant* au service du Seigneur ;
- un *ministère de consolation et d'exhortation* dans nos relations les uns avec les autres ;
- une *sainteté* de caractère et de comportement !
« Celui qui vous a appelés est fidèle, et c'est lui qui le fera » (1 Thess. 5:24).

Permettez-moi, toutefois, de partager avec vous, en dernière réflexion, un extrait du livre d'Anne-Laure Risch (A-LR 73s): « Il existe une relation voulue de Dieu. Cette relation avec les croyants décédés passe par Jésus-Christ. Eux, ils sont l'Église rachetée et triomphante, nous l'Église combattante: toutes deux ensemble nous constituons le « corps de Christ », dont lui-même est la tête. Eux,

ils sont liés du côté céleste, nous du côté terrestre ; ainsi naît une relation vivante.

« Comment pouvons-nous l'utiliser pratiquement ? Un quintuple pont s'offre à nous :

l'Église : au ciel et sur la terre, elle aime et loue
le Dieu Père, Fils et Saint-Esprit ;
le culte : il est célébré au ciel et sur la terre ;
la cène : elle est prise au ciel et sur la terre ;
la Parole de Dieu : au ciel et sur la terre,
elle est prononcée, écoutée et crue ;
la prière : au ciel et sur la terre, on adore
le Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. »

Amen

* * *

Liste des ouvrages cités

- AD : Amar Djaballah, *Les paraboles aujourd'hui*,
Éd. la Clairière, Québec, Canada, 1994.
- FG : Frédéric Godet, *Commentaire sur la première Épître
aux Corinthiens*, Impr. L-A. Monnier, Neuchâtel,
réimpr. 1965.
- MG : Michael Green, *2 Peter and Jude*, Tyndale NT
Commentaries, Inter-Varsity Press, réimpr. 1977.
- PK : Philip Keller, *Un berger médite le Psaume 23*,
Éd. de Litt. biblique, Braine l'Alleud, réimpr. 1994.
- DP : David Prior, *The Message of 1 Corinthians*,
Inter-Varsity Press, nouvelle éd. 1993.
- MR : Maurice Ray, *2^e épître de Pierre et ép. de Jude*,
Ligue pour la lecture de la Bible, sans date.
- A-LR : Anne-Laure Risch, *Et Dieu m'a consolée*,
Éd. Emmaüs, 1993.

NOS DROITS ET NOS DEVOIRS FACE À LA VIE

À qui appartient-elle ?
Est-elle sacrée ?

Denis MÜLLER
Professeur d'éthique
Faculté de théologie,
Université de Lausanne

I. — Introduction

1. De la mort à la vie : le réalisme de l'espérance

C'est volontiers que je m'inscris dans la dynamique de votre rencontre, comme théologien réformé, chargé de l'enseignement de l'éthique théologique, c'est-à-dire, centralement, des relations entre l'éthique chrétienne et les autres formes d'éthique (profane ou religieuse) qui existent dans l'ensemble de la société.

La problématique des rapports entre la mort et la vie nous oblige, comme chrétiens, mais à l'instar aussi de tout être humain dans le monde, à trouver un équilibre instable entre réalisme et espérance.

Il m'a été demandé de vous entretenir plus particulièrement de notre attitude à l'égard de la vie. Il est bien évident que les différents aspects de la mort et de la vie coexistent dans l'expérience quotidienne des humains que nous sommes. Mais il paraît tout à fait légitime que nous nous concentrons sur la vie en tant que telle, faisant comme si, d'une certaine manière, nous n'avions affaire qu'avec la vie, et que tout ce que nous pouvons dire sur la mort s'enracinait dans le sens donné à la vie. Nous pourrions même affirmer, sans l'ombre d'une hésitation, que dans la perspective chrétienne et sous l'aspect de l'éternité, la clef de notre discours et de notre attitude face à la mort n'est autre que la vie, la vie donnée en abondance, la vie de Dieu comme horizon le plus profond et le plus décisif de notre espérance.

Denis Müller est l'auteur des ouvrages *Les lieux de l'action. Éthique et religion dans une société pluraliste*, Genève, Labor et Fides, 1992 ; *Nature et descendance. Le principe responsabilité de Hans Jonas*, Genève, Labor et Fides, 1993.

2. L'éthique à la portée de tous

J'ai signalé que l'éthique théologique porte sur les relations entre l'éthique chrétienne et les autres éthiques. Ce point mérite une brève clarification. Nous assistons de nos jours, vous le savez, à une explosion extraordinaire de l'éthique, dans les médias, dans le monde médical, scientifique et politique. Les Églises, toutes confessions et dénominations confondues, n'échappent pas à ce formidable essor et aux enjeux qu'il signifie. Les théologiens et les pasteurs sont fortement sollicités. Mais il faut bien voir que l'éthique n'est pas le monopole d'experts ou de spécialistes, ni parmi les chrétiens, ni dans la société en général. De même que Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, Monsieur et Madame Tout-le-Monde font de plus en plus d'éthique, parfois sans le savoir, mais de plus en plus en le sachant.

Cela veut dire aussi qu'il n'y a pas que l'éthique chrétienne à s'exprimer dans ces débats. Je dirais même que l'éthique chrétienne n'est devenue qu'un élément parmi d'autres, un élément dont il est plus ou moins tenu compte, mais qui ne saurait se présenter d'entrée de jeu comme la seule perspective ou comme une vérité indiscutable et partagée par tous. Je reviendrai sur ce point.

En termes plus positifs, cette situation relativement nouvelle signifie que l'éthique est devenue l'affaire de tous, et que nous sommes à la recherche d'une éthique commune, de valeurs, de normes, de références susceptibles de fonder un vivre-ensemble minimal, un vivre-ensemble pacifique, respectueux des consciences individuelles et des équilibres collectifs.

Cette recherche d'une éthique commune est difficile, je pense qu'elle le sera toujours, «tant qu'il y aura des hommes», tant que l'humanité vivra dans l'économie provisoire de l'histoire, une histoire marquée par la pré-

sence du mal, de la violence et de l'injustice, une histoire inséparable du péché, mais tendue vers l'avènement du Royaume de Dieu. À la lumière de cette certitude, nous ne devons pas nous offusquer ou nous désespérer du fait qu'il existe plusieurs éthiques, souvent contradictoires, parfois même irréductiblement opposées. Il est bien question de la recherche, lente et ardue, d'une éthique commune minimale, parce qu'il nous faut prendre acte, avec respect, de la diversité des opinions en présence et de la réalité des conflits, y compris au plan éthique.

3. L'éclairage de la foi

Quelle peut être, alors, la contribution de la foi chrétienne dans ces débats éthiques ? Si nous regardons ce qui se passe à l'intérieur des communautés chrétiennes, nous constatons un certain nombre d'accords fondamentaux, mais aussi un certain nombre de tensions. Nous sommes tous d'accord sur les bases essentielles d'une éthique inspirée par la foi, d'une éthique commune aux chrétiens, quand il s'agit d'énoncer des principes fondamentaux : respect de l'autre dans sa conscience et dans sa chair, liberté religieuse, justice sociale, défense des défavorisés, légitimité et limites des autorités civiles et politiques, par exemple. La chose devient plus délicate quand nous en venons à des questions éthiques concrètes, et c'est notamment le cas avec les problèmes éthiques de la vie et de la mort. Un auteur américain a récemment noté, avec un humour assez noir, que les bio-éthiciens chrétiens étaient d'autant plus crédibles qu'ils renonçaient à la substance spécifique de la foi !¹

¹ Cf Courtney S. Campbell, « Religious Ethics and Active Euthanasia in a Pluralistic Society », *Kennedy Institute of Ethics Journal*, 2/3, 1992, pp. 253-277.

Je vais tenter de répondre à cette question en deux temps : d'abord, en relevant les enjeux réels de la bioéthique ; ensuite, en précisant la vision chrétienne de la vie et de la mort.

2. Quelle bioéthique ?²

1. La bioéthique, science nouvelle et ambiguë

On traite en effet aujourd'hui des problèmes éthiques de la vie et de la mort sous le vocable consacré de bioéthique, un terme technique apparu au début des années 70 et qui s'est progressivement imposé au plan international. Mais que signifie-t-il exactement ? Comment le traduire en français courant, si on ne veut pas que cette nouvelle discipline demeure et devienne toujours plus la chasse gardée des experts, des juristes et des politiciens ? Littéralement, bioéthique veut dire éthique de la vie. Le mot grec « bios » désigne la vie dans sa matérialité physique et corporelle, aussi bien animale et végétale qu'humaine. Dans le grec du Nouveau Testament, on utilise un autre terme, celui de zoé, pour désigner un type de vie supérieure, la vraie vie, le vivant animé par le Dieu créateur et appelé à la vie nouvelle du Royaume anticipé en Christ.

La bioéthique concerne l'éthique relative à tout ce qui vit. Mais elle s'est surtout développée, historiquement, sous l'effet des développements technologiques. Il y a bioéthique parce que sont apparues toute une série de biotechnologies, d'interventions techniques complexes et répétées sur le vivant (aussi bien le vivant humain que le vivant animal et végétal). En termes concrets, les

² Cf mon article « La bioéthique et le statut théologique de l'éthique séculière », *Recherches de Science Religieuse* 82/4, Paris, 1994, pp. 547-564.

biotechnologies vont de la procréation médicalement assistée et de la transplantation d'organes au génie génétique appliqué (diagnostic prénatal, mais aussi modification génétique de patates ou des tomates !). Très vite, dans le grand public, s'est installée la confusion entre ces interventions techniques et l'idée prométhéenne de « manipulations » — cf. le « syndrome Frankenstein », ravivé par le film récent de Kenneth Brannagh.

Je voudrais surtout souligner ici l'ambivalence de la bioéthique, ambivalence qui explique pourquoi elle est le lieu des affrontements les plus vifs dans le monde occidental. D'une part, la bioéthique suppose l'existence des biotechnologies. On pourrait dire qu'elle est un produit dérivé des biotechnologies, et qu'elle participe donc d'une certaine logique technocratique de la société post-industrielle et informatique avancée. Mais d'autre part, la bioéthique suscite un débat de fond sur la signification même de la vie et du vivant. Elle est le lieu d'affrontement des idéologies, des philosophies et des théologies de la Vie. Elle est pour ainsi dire « religieuse » par excellence.

2. L'éthique du respect de la vie et l'éthique de la liberté

Or nous avons affaire à un conflit extrêmement tendu entre deux conceptions de l'éthique. Une éthique que j'appellerais « objective » ou « ontologique » partira du donné objectif, de la réalité extérieure, de la vie comme point de départ irréductible. Une éthique « subjective », au contraire, privilégiera la liberté des sujets humains, la conscience, l'autonomie, la responsabilité. Cette opposition a quelque chose de grossièrement caricatural. Mais elle montre bien l'enjeu et le risque : d'un côté, nous avons

les partisans de la Vie ou de la Nature (les **pro-life** américains, farouchement opposés à l'avortement, ou la morale catholique de la Loi naturelle), de l'autre les tenant d'une éthique de l'autonomie et du libre choix (position laïque, mais souvent aussi « protestante »). Dans le premier cas, c'est la Vie ou la Nature qui constitue la norme supérieure de l'éthique et qui commande nos décisions, dans l'autre cas, nous avons le droit de choisir et le seul critère de la bioéthique est l'adhésion du sujet, son consentement autonome et éclairé.

Je pense, pour ma part, que cette alternative est dangereuse et contestable ; il faut la surmonter. Le respect de la vie (expression d'Albert Schweitzer, reprise et modifiée par Karl Barth) est en effet un respect demandé à l'être humain, une norme qui fait appel à l'exercice de notre liberté et de notre responsabilité. Dans une éthique authentique, il ne saurait y avoir divorce entre la réalité et la conscience, le monde et le sujet, les choses et la liberté. Ce dont il est question, c'est d'orienter notre volonté et notre liberté sur des références normatives, sur des valeurs ou sur des principes, mais cette orientation suppose en permanence la réponse de la conscience et de la subjectivité, l'exercice spontané et répété de la responsabilité (dans responsabilité, il y a réponse, étymologiquement).

Dans l'encyclique de Jean-Paul II *La splendeur de la vérité*, qui porte sur la morale, par exemple, l'objectivité de la loi naturelle et l'autorité du Magistère sont pensées de telle manière qu'elles interdisent l'exercice dynamique de la conscience éthique de l'homme³.

³ Cf les réactions critiques du côté protestant d'Eric Fuchs : *La morale selon Jean-Paul II*, Genève, Labor et Fides, 1994, et du côté catholique la position de Paul Valadier, *Éloge de la conscience*, Paris, Seuil, 1994.

3. Refuser le vitalisme, mais souligner les limites des pouvoirs de l'homme dans le domaine de la médecine et des biotechnologies

Je conclus sur ce point. Dans les questions bioéthiques contemporaines, il ne s'agit de céder ni aux mirages du vitalisme ou du naturalisme, ni aux pièges du libéralisme. La vie ou la nature ne sont pas des absolus déconnectés de la responsabilité humaine, mais des références ou des points de repères susceptibles de fonder le respect et d'orienter l'agir éthique des sujets humains. Car sur l'autre versant, il faut refuser toute vision fantasmatique de la liberté humaine comme une pure autodétermination, comme une autonomie à son tour absolue et donc solitaire. L'homme est un être en relation, une personne, relative à d'autres personnes, mais aussi un être-au-monde, rattaché à des réalités autres que les siennes propres. Ce qu'il convient de penser, c'est le sens de la vie et de la nature pour cet homme en relation, pour cette personne adossée au monde et — sous l'angle de la foi — ouverte à Dieu. Le respect de la vie, dans cette optique, me paraît constituer un terme intermédiaire, un lieu de passage obligé, entre l'humanité de l'homme et la reconnaissance de Dieu.

Dès lors, le respect de la vie implique d'assigner des limites aux interventions techniques de l'homme ; si tout ou presque devient aujourd'hui possible et envisageable, tout n'en est pas pour autant utile et éthiquement acceptable. « Tout ce qui est possible n'est pas forcément éthique ».

3. La vie, un don de Dieu

1. Un don de Dieu

La vie comme telle n'est pas un absolu, mais nous sommes appelés à la respecter. Du point de vue de la foi chrétienne, cette affirmation découle de la théologie de la création et se déploie dans la connaissance du salut apporté en Christ.

La vie est un don de Dieu : manière on ne peut plus explicite de souligner que Dieu est à l'origine de la vie, que notre vie est précédée et n'a donc pas sa source en elle-même. Il s'agit là d'une affirmation théologique, basée sur un acte de foi, nullement sur une démonstration scientifique : quelles que soient les modalités exactes de l'apparition du vivant dans le monde, le pari est fait que ce surgissement est dû à une volonté divine et qu'il est la réalisation d'un projet d'amour, d'un désir de rencontre. Le Créateur de la vie est amoureux de ses créatures, c'est ce qui le distingue de Victor Frankenstein : là où Frankenstein singe l'acte créateur, pour accoucher d'un double monstrueux et malheureux, Dieu nous donne la vie par amour fou de la différence, par respect infini de notre liberté, une liberté située et structurée en regard des limites posées par le Créateur. Le respect de la vie qui nous est demandé est une conséquence du respect de la vie dont Dieu lui-même fait preuve dans l'acte de création.

2. La vie n'est pas un absolu (sanctifier et non pas sacrifier la vie)

En disant que la vie, objet de notre respect, n'est pas un absolu, je signifie du même coup qu'à mon point de vue, on ne saurait dire que la vie, comme telle, est sacrée. Pour le dire autrement, et de manière d'emblée plus concrète,

ce n'est pas parce que la vie vient de Dieu et qu'elle lui appartient, que nous n'avons aucun droit sur elle, aucune responsabilité à son égard, aucune liberté à son propos.

Bien sûr, il faut s'entendre sur les mots. Le terme « sacré » a des significations variables. On entend souvent parler, dans le langage courant, de la défense de ce que nous avons de plus sacré. Mais il s'agit là d'un usage imprécis. En rigueur de terme, du point de vue théologique, seul Dieu peut être dit « sacré ». Plus exactement, la Bible, tant juive que chrétienne, désigne le Dieu de la révélation comme le Saint par excellence.

Le Dieu saint, nous nous en souvenons, est un Dieu jaloux, ce qui ne veut nullement dire qu'il se refuse à nous communiquer quelque chose de sa sainteté. Quand le Lévitique, puis saint Pierre nous invitent à devenir saints « car Je suis saint » (Lévitique 19:2; 1 Pierre 1:16), en analogie à la sainteté même de Dieu, ils indiquent bien dans quelle dynamique de sanctification nous sommes appelés à entrer.

Dans la même ligne, je dirais que nous n'avons pas à sacraliser la vie, comme si elle était un dieu de remplacement ou de substitution (car tel est bien le piège du vitalisme, souvent plus athée que religieux). Il nous est demandé, devant Dieu, de la respecter et d'en promouvoir le respect en l'intégrant dans le mouvement plus large de notre sanctification.

Disant cela, j'indique que le respect de la vie n'a pas pour but la sauvegarde de la vie en tant que telle, mais la promotion de la vie en tant que support de l'existence des créatures, humaines en priorité, non humaines ensuite.

3. Le sens de la vie et l'affrontement de la mort (à partir de la résurrection du Crucifié)

L'Évangile de Jean fait subir à l'idée biblique de la vie une évolution considérable. Dans le Christ est annoncé la vraie vie (cf Jean 6, le pain vivant ; 11 : 25 ; 14 : 6, etc.), une vie supérieure, transcendant la dimension biologique et même celle de la création, puisqu'elle provient d'en haut et qu'elle manifeste la nature même du salut divin. La révélation de cette Vie supérieure culmine dans l'élévation du Christ sur la croix (Jean 3 : 14 ; 8 : 28-30 ; 12 : 32-34 ; 18 : 32), autrement dit dans la coïncidence paradoxale de la crucifixion et de la résurrection. Pour suivre le Christ, nous devons à notre tour cheminer à travers la mort, découvrir la vraie vie à l'épreuve d'une vie-pour-la-mort.

Dans un autre langage, la théologie de la croix, chez saint Paul (1 Cor. 1-2), nous demande elle aussi de transcender « la chair » (la vie sans l'Esprit) pour découvrir l'Esprit, la vie nouvelle. Ce mouvement de libération spirituelle implique un travail sur soi, les fameux soupirs de la création, attendant la délivrance comme une femme qui accouche (Rom. 8 : 22).

À travers ces deux exemples classiques tirés de l'Écriture, nous voyons ce qui sépare la vie véritable de la vie présente : on peut parler d'une tension eschatologique entre notre condition présente et le Royaume à venir, déjà anticipé en Christ, mais pas encore accompli à notre niveau. C'est dans ce processus d'accomplissement que réside le secret de notre juste rapport à la vie et à la mort. La foi, chez Jean notamment, subvertit la mort (Jean 11 : 25 : celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra) : mais il s'agit toujours d'une vie à venir, en écart par rapport à notre vie réelle. Vérité et réalité, vraie vie et vie présente ne se confondent pas encore. On ne saurait donc

dire, comme Elisabeth Kübler-Ross, que la mort est un nouveau soleil ; notre mort demeure une épreuve, pas seulement ni même d'abord un passage ; et cela, parce que notre vie même, toute vie humaine, demeure en suspens et en jugement, en crise, comme dit le Nouveau Testament. Nous avons encore à en découvrir le sens, à la lumière de notre foi précaire.

4. Nos droits et nos devoirs face à la vie

J'ai essayé d'indiquer, par ce qui précède, les ambiguïtés de la bioéthique, mais aussi les chances qu'elle nous offre et le défi qu'elle représente pour la foi. Il en ressort principalement que notre vigilance critique doit aller de pair avec notre espérance.

1. Les droits de l'être humain et l'éthique de la responsabilité

La terminologie des droits et des devoirs est très importante en éthique aujourd'hui. Le respect dû à autrui s'est souvent exprimé à travers la philosophie moderne des droits de l'homme, dont on a dit parfois qu'ils étaient la forme profane des dix commandements, de la Loi de Dieu. Théologiquement, les droits de l'homme s'inscrivent parfaitement dans la dynamique du Dieu créateur libérateur, protecteur des faibles et des opprimés. Ils sont du côté du Dieu qui protège. Mais ce Dieu salvifique est aussi un Dieu qui exige et qui revendique. C'est pourquoi les droits qui nous sont reconnus sont inséparables des devoirs qui nous sont impartis. Ce que Dieu nous donne a des implications ; sa grâce n'est pas sans prix, sans consé-

quences. Cela vaut aussi par rapport à la vie et à notre attitude devant la mort.

2. La généralisation et les limites éthiques de l'avortement

Au milieu du siècle, les plus grands théologiens protestants (je pense ici à Karl Barth et à Dietrich Bonhoeffer) ont tenu un discours très ferme au sujet de l'avortement. Pour ces deux auteurs, la vie requiert le respect, y compris la vie de l'embryon et du fœtus. L'avortement est bel et bien un meurtre, une atteinte à la vie. Mais cela ne signifie pas que l'avortement soit pour eux un crime impardonnable ou un péché mortel : il faut tenir compte de la situation de la femme et de la miséricorde de Dieu ! Par ailleurs, tant Barth que Bonhoeffer admettaient l'existence de cas-limites. S'ils déclaraient l'avortement contraire au commandement de Dieu, ils n'en reconnaissaient pas moins que, dans ces situations-limites, il pouvait constituer un moindre mal et donc, en ce sens restrictif, une solution éthiquement acceptable. Cette position résume très bien me semble-t-il la position réformée, nettement moins dogmatique et rigide que la position catholique officielle ou que certaines positions évangéliques. Mais il est hors de doute que la situation, depuis les années 40-50 où Barth et Bonhoeffer s'exprimaient, a changé. L'avortement s'est banalisé et généralisé. Il est devenu socialement accepté, au risque d'une sous-estimation de sa gravité et de ses conséquences. Je pense pour ma part légitime d'encourager tout ce qui se fait aujourd'hui en fait d'accompagnement médical et éthique des candidates à l'avortement. Le synode de l'Église Évangélique Réformée du canton de Vaud a voté en 1994 la création d'un fonds de soutien aux

mères en difficulté, qu'elles décident de garder leur enfant ou d'avorter. Cela m'a paru sage. Il ne faut pas que la diaconie de l'Église soit suspendue à un chantage moral, mais il ne faut pas non plus qu'elle conduise à banaliser les situations de détresse, notamment de certaines des femmes ayant passé par l'épreuve de l'avortement.

3. L'euthanasie active, un produit dérivé de la médecine ? Comment dépasser la symétrie de l'acharnement thérapeutique et de la légalisation de l'euthanasie ?

On assiste aujourd'hui à un retour de l'euthanasie active sur la scène publique et politique suisse. Des parlementaires ont déposé en 1994 une motion en faveur d'une reconnaissance de l'euthanasie active, selon des règles plus strictes que celles déjà appliquées aux Pays-Bas. La motion Ruffy prévoit en effet un contrôle rigoureux avant toute autorisation, et non pas, comme aux Pays-Bas, a posteriori, une fois l'acte euthanasique accompli.

La demande d'euthanasie active apparaît à première vue comme une riposte aux excès de la médecine (cf la notion d'acharnement thérapeutique). Mais on peut aussi penser qu'elle répond à ces excès sur un mode lui-même excessif. L'éthicien protestant Jean-Marie Thévoz se demande par exemple si l'euthanasie active ne serait pas un « produit dérivé de la médecine »⁴. Autrement dit, si les partisans de l'euthanasie active ne seraient pas en train de

⁴ *Médecine et Hygiène* 2029, 8 juin 1994, p. 1377.

renforcer le pouvoir médical sur la vie et sur la mort. Beaucoup de praticiens (comme Charles-Henri Rapin à Genève ou Laurent Barrelet à Villeneuve) attirent notre attention sur le fait que la demande d'euthanasie de la part du patient cache presque toujours une demande d'aide. Accompagner les mourants et développer les soins palliatifs semblent de meilleurs moyens de répondre à cette demande que d'entrer dans le jeu de leur angoisse. Car demander au médecin de tuer, même au nom d'une euthanasie active anoblée et idéalisée, c'est le consacrer, comme médecin à l'aura déjà si prestigieuse, dans sa toute-puissance, au lieu de favoriser le dialogue personnel et l'affrontement commun de la mort, si difficile aussi pour le médecin, le soignant ou l'accompagnant.

4. Faire grandir la personne dans sa liberté

Il faut conclure. Tout au long de cet exposé, j'ai insisté sur les dangers symétriques du vitalisme et des pouvoirs technocratiques. Absolutiser la vie, pas plus qu'absolutiser la technique, ne permet des solutions à la mesure de l'humain. Nous avons des droits à l'égard de la vie et de la mort, parce que Dieu, en fin de compte, nous fait confiance, en nous rendant libres et responsables de nos actes ; nous ne sommes pas des marionnettes, mais bel et bien, au plein sens du terme, des collaborateurs de Dieu. Dieu n'a pas reculé devant les risques inhérents à l'agir des hommes — jusqu'à la croix ! C'est bien pourquoi il accepte l'incertitude de nos décisions, les vertiges de notre liberté, qui font justement la grandeur de l'homme. En même temps, ce Dieu libéral et généreux ne nous donne pas tous les droits : devant lui, nous avons à nous découvrir relatifs, faillibles, fragiles ; nous ne sommes pas

des sujets sans foi ni loi, nos droits ne nous dispensent pas de reconnaître nos devoirs. À la croix de Golgotha, Dieu a effacé la dette du péché, mais non pas celle de la reconnaissance. Au cœur de la vie, par devant la mort, ces deux faces de notre condition humaine, nous demeurons adonnés à nous-mêmes, objets d'un don et d'une grâce qui nous empêchent à jamais de nous croire tous les droits et tous les pouvoirs. Nous demeurons attachés à la loi du respect, source de l'éthique commune, et à la joie du salut gratuit, gage de notre croissance en vérité et en amour, en liberté et en responsabilité. La bioéthique nous pose, en dernière instance, la question de notre croissance personnelle, éthique et spirituelle, à même la vie et dans le corps à corps avec la mort.

MA VIEILLESSE ET MA MORT

Bernard DUNAND
Artiste peintre laqueur
Retraité, Villecresne

« La conscience réfléchie de la mort est le propre de l'homme ».

Discourir sur un événement est une chose ; le vivre en est une autre. Il est aisé de parler de la mort... des autres. Mais quand je vis, moi, ma propre vieillesse et que j'approche de ma propre mort, tout en moi est alors en jeu. Ma personne même, dans tout ce que je suis, tel que je me sens et tel que je me pense se trouve enserrée dans ses ultimes circonstances terrestres. Et mes entrailles profondes s'angoissent. « La mort de celui qui meurt », c'est bientôt la mienne (Ezéch. 18 : 32).

Ce beau témoignage, proche des préoccupations abordées dans ce Dossier, a paru dans la revue ICHTHUS no 43, mai 1974. Son auteur est toujours parmi nous, 21 ans après avoir écrit ce texte. Il l'assume pleinement et se réjouit de sa publication.

Bientôt soixante-six ans. Mon père n'était plus de ce monde à l'âge que j'ai. Un beau-frère, de deux ans mon aîné, nous a quittés récemment. Un bon ami de la captivité, mon contemporain, vient de mourir. À cette occasion, un autre m'écrit : «Quelle amère solitude que l'approche de la mort !»

Alors ? Y penser le moins possible ? «Se distraire», comme l'a écrit Pascal et comme tant d'hommes le font pour oublier la mort qui vient ? «Mangeons et buvons, car demain... nous mourrons» (1 Cor. 15 : 32). Je ne puis. La Bible, par le Saint-Esprit, a placé dans mon cœur une exigence de réalisme et de vérité.

Du reste, la mort vient journellement à ma rencontre par la mortification, progressive ou par à-coups, de mon corps et de mes facultés. Et encore, je suis en cela privilégié. Mais, vous qui vieillissez, vous connaissez comme moi cette alternance d'enthousiasme et d'abattement. Enthousiasme en ces occasions où nous ressentons notre vigueur comme encore ferme. Et puis l'abattement qui suit dès que nos forces paraissent nous abandonner ou que la maladie menace. Il suffit d'un malaise, d'une souffrance locale, pour que semblent se personnaliser sur nous infarctus ou cancer.

De toute manière, il y a des gestes professionnels que je n'aurai bientôt plus la force de faire : d'autres pour lesquels déjà mes yeux peinent. J'entends moins bien. Les réflexes physiques et mentaux sont plus lents. Il y a des responsabilités dont il va falloir me retirer. Avant qu'on me les enlève, me dis-je. Je souffre avec des frères que la vieillesse diminue et qu'elle commence à séparer des autres. Et je pense : voilà ce qui t'attend...

Du coup, je commence à me sentir mal à l'aise auprès des jeunes. Je me rappelle la condescendance que jadis je ressentais pour «les vieux».

Mais je me reprends. Je me dis qu'un chrétien doit se

montrer confiant dans la vieillesse et jusque dans la mort. Se montrer ? Hypocrisie. Ou bien cette confiance, c'est l'énergie de la foi en Christ ressuscité au centre de mon être et qui l'irradie tout entier ; ou bien c'est du superficiel et cela ne tient pas dans les moments de vérité : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité. » (Marc 9 : 24)

Cependant, je continue inéluctablement à vieillir d'heure en heure. Même si je ne meurs que dans dix ans, je n'ai plus dans ce cas que 3 650 jours à passer sur terre. Et dans un déclin plus ou moins rapide et invalidant. « Enseignons à bien compter nos jours » (Ps. 90 : 12). Aussi bien ma mort peut intervenir d'un instant à l'autre. Quand je vais à l'hôpital visiter un mourant, je me vois à sa place.

* * *

Comment vais-je mourir ma mort ?

Voilà un livre du docteur Paul Tournier : « *Apprendre à vieillir* ». Pour commencer, bien des pensées déjà connues. Puis l'auteur parle de l'angoisse du trépas à laquelle Jésus lui-même n'a pas échappé. Mais l'angoisse du Christ n'est-elle pas justement celle qui me rassure ? Son angoisse, c'est la mienne, la conséquence de ma rébellion à lui infligée ; l'angoisse de l'accablement de mes péchés sur son âme sans péché. Sur la Croix, Jésus devait apporter l'appoint complet de mes offenses. Il l'a fait et, par lui, j'en suis net. Voilà pourquoi, en tout amour de Dieu, et par l'aide efficace de la Rédemption, nous pouvons voir des frères et des sœurs déloger dans la paix du cœur. Les lettres de Paul laissent apparaître les dispositions dans lesquelles il aborde la mort, dans la sérénité de la communion avec Christ. « J'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ, ce qui est de beaucoup le meilleur » (Phil. 1 : 23).

Plus loin, le docteur Tournier expose une autre pensée : impossible de ressusciter si d'abord l'on ne meurt.

Évidence, dites-vous. En effet, et c'est une pensée sur laquelle, en passant, je m'étais arrêté en cours de quelque étude biblique. Mais je ne l'avais pas faite mienne, comme une réalité pour moi-même.

Si j'aime la vie, la résurrection opérée par le Christ m'intéresse au plus haut point. Et si je veux m'attendre à ma résurrection, il me faut commencer par mourir. La possibilité de ressusciter n'est valable que pour un mort. Lorsque le « corps de cette mort » parvient à sa fin, c'est alors que Christ peut me revivifier par l'afflux de sa vie impérissable (Rom. 7 : 24). D'un mourant, le monde dit : « Il est perdu ». Et s'il n'appartient pas au Christ, l'Évangile le dit aussi. « Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu » (Mat. 18 : 11). Oui, la mort est la perte, la perte des pertes, la perte désespérée.

* * *

Mais Christ m'a sauvé d'une telle mort. Et celle par laquelle je vais passer va au contraire devenir pour moi un gain. « Christ est ma vie et la mort m'est un gain » (Phil. 1 : 21). Par ma mort, je vais accéder à la plénitude de la vie pour toujours. Je ne dispose pour le moment que des arrhes de la vie en mon cœur par la foi, et au moyen du Saint-Esprit. J'en gagnerai alors la pleine réalité qui se vit (Rom. 8 : 23). Le présent terrestre est douloureux car j'ai un corps douloureux, infirme, animal. Mais une fois ma mort intervenue, alors Jésus me revêtira d'un corps incorruptible, glorieux, spirituel (1 Cor. 15 : 42-44). Un corps comme celui de Jésus après la résurrection et avec lequel il a pu remonter tout vivant auprès du Père. Avec ce corps-là, pour moi, plus de larmes, plus de deuil, plus de cri, plus de douleur, plus de mort (Apoc. 21 : 4). C'en sera fini d'être un mortel. Vivant tout vif, par grâce, d'une nature divine et accueilli en sa présence visible à jamais. La mort engloutie

par la vie à sa source (1 Cor. 15:54; 2 Cor. 5:4-5).

De plus, vous connaissez le goût de Dieu pour spécifier et bien caractériser chacune de ses créatures. Ma personnalité, il me la conservera dans mon nouveau corps. Car le Dieu des vivants, en parlant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, par exemple, en parle comme de personnes qui demeurent en face de lui, toujours bien caractérisées (Luc 20:37-38).

Alors pour TE connaître comme tu me connais (1 Cor. 13:12), mon désir est d'expérimenter la puissance de ta résurrection et, d'abord, par conséquent, la communion de tes souffrances, en devenant conforme à TOI dans ta mort (Phil. 3:10). Par toi, Jésus, voilà que la mort est maintenant pour moi un événement positif, toujours douloureux, sans doute, mais contenant l'espérance qui ne trompe pas (Rom 5:5). Celle de la vie impérissable avec celui qui m'a ouvert toutes les portes des béatitudes.

Monter en vie par la promotion de Jésus-Christ :

— Promotion de la seule capacité du Créateur-

Rédempteur,

— Promotion de grâce, de la grâce acquise par la Croix,

— Promotion d'amour.

Louange de joie !

Eh bien, puisque tu peux le plus, Seigneur, tu peux aussi le moins. Dans ma vieillesse, par quoi je commence de mourir, tu agiras encore et par ton énergie de vie. Quelles qu'en soient les circonstances, ta puissance s'accomplira dans ma faiblesse. Ta puissance dans la faiblesse de ma vieillesse. Afin que quelque cœur autour de moi soit encore éveillé à ta grâce (2 Cor. 12:9 et 1 Cor. 9:22).

«Je dis: tu es mon Dieu, mes destinées sont dans ta main»... et elles sont merveilleuses !

JE VAIS BIENTÔT MOURIR

Georges MOREL
Pasteur, aumônier au CHUV
Décédé le 10 avril 1992 à 57 ans

J'ai toujours su, théoriquement. Mais la maladie en a fait une réalité proche qui me contraint à faire le point sur ce que je crois pour après mon trépas. Je sais que mon corps va cesser de vivre, qu'il va y avoir des séparations difficiles. Mais après ? Je réalise que mes mots sont bien limités pour le dire. D'autant plus que cela ne relève plus du domaine de la science, ni de la religion. Je vais entrer dans le domaine beaucoup plus vaste de la **confiance**.

Je crois que mes rapports avec Dieu ne seront pas interrompus et que les liens que nous nous efforçons d'entretenir maintenant seront tout autres. Comme ces rapports sont de l'ordre de **l'amour**, je crois qu'après ma mort il restera l'amour total avec Dieu. Et aussi l'amour avec les

autres. Je crois que je retrouverai **les miens dans ce qu'ils ont eu d'important pour moi** et que n'existeront plus les barrières de l'âge, de la timidité, de la hiérarchie.

Je crois que ce sera la **fête** toujours nouvelle, toujours heureuse. J'ai aimé les fêtes et ai souffert de les voir finir. Je crois que Dieu nous donnera de vivre en fête toujours.

Où ? Quand ? Comment ? Je n'en sais rien. J'y crois parce que Dieu m'a donné un point d'accrochage qui ne m'a jamais lâché : **Jésus-Christ homme comme moi, mort comme je mourrai, et ressuscité**. Je crois que morts nous serons ressuscités — re-crées — pour être parfaitement heureux. Et je crois que je n'ai pas à le mériter, mais à accepter la vie éternelle comme une grâce.

*Tiré du « Messenger de l'Aumônerie »
du CHUV, Lausanne*

